

JACQUES BASNAGE

THÉOLOGIEEN, CONTROVERSISTE

DIPLOMATE & HISTORIEN

SA VIE ET SES ÉCRITS

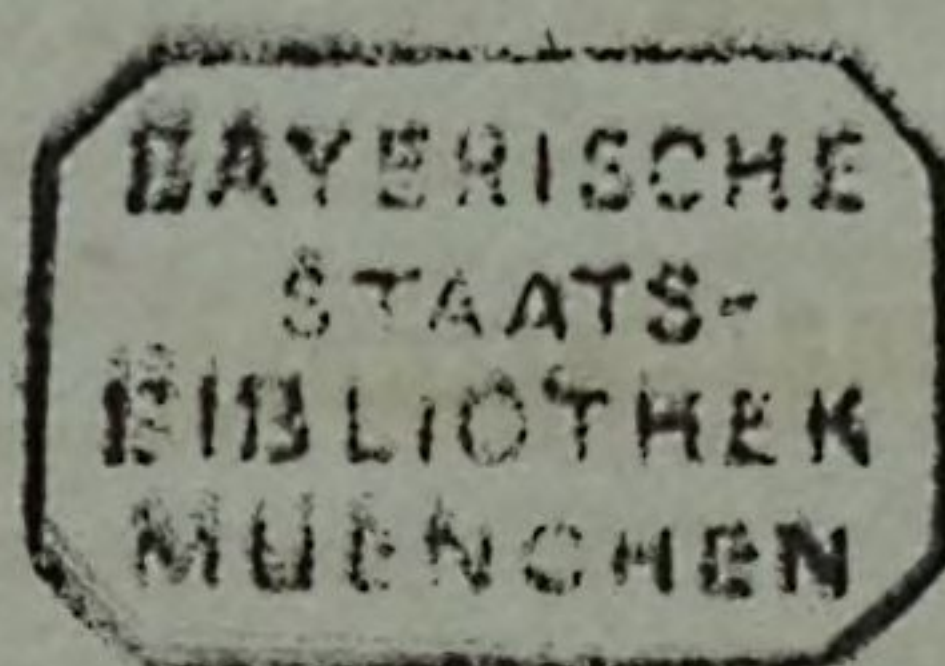
PAR

E.-ANDRÉ MAILHET

« La candeur et la sincérité font plus d'honneur
« et sont souvent couronnées d'un plus glorieux
« succès que les profondeurs d'une politique
« artificieuse. »

(BASNAGE, *Annales des Provinces-Unies*.)

GENÈVE
IMPRIMERIE CHARLES SCHUCHARDT
1880



JACQUES BASNAGE

THÉOLOGIEN, CONTROVERSISTE

DIPLOMATE & HISTORIEN

SA VIE ET SES ÉCRITS

PAR

E.-ANDRÉ MAILHET

« La candeur et la sincérité font plus d'honneur
« et sont souvent couronnées d'un plus glorieux
« succès que les profondeurs d'une politique
« artificieuse. »

(BASNAGE, *Annales des Provinces-Unies.*)



GENÈVE

IMPRIMERIE CHARLES SCHUCHARDT

1880

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE



PRÉFACE

Notre siècle est essentiellement critique : ses investigations s'exercent dans tous les domaines, particulièrement dans le domaine historique. Or, parmi les différents genres d'histoire, il n'en est pas de plus profitable que la biographie des grands hommes qui, par leur savoir, leur piété et leur dévouement, ont fait triompher la cause de la raison et de la justice. Basnage occupa dans son siècle et au milieu de ses coreligionnaires une place trop importante pour qu'on nous accuse d'avoir consacré notre temps et nos recherches à l'examen d'une question épuisée ou d'un mince profit. Nous avons recherché tout ce qui pouvait contribuer à nous faire connaître cette personnalité si loyale, si noble et si distinguée à tant de titres. Nous pensons avoir examiné les principaux jugements portés sur celui que l'on a appelé le Bossuet du protestantisme, et nous aurons occasion de les citer ou de les indiquer.

Un historien de Genève, M. Eug. de Budé, a bien voulu nous communiquer des lettres, encore inédites, adressées par Basnage à son ami Alph. Turretini; d'autre part nous avons étudié les œuvres de l'illustre réfugié, de sorte que si nous osions nous prévaloir d'un mérite, ce serait de parler de Basnage d'après lui-même. Nous avons dû consulter beaucoup d'ouvrages, aussi aurons-nous de nombreuses citations à rapporter; qu'on veuille bien ne pas nous les reprocher, car elles ont constitué une grande partie de notre tâche et d'ailleurs notre devoir était de les donner. Si, malgré tous nos efforts, nous sommes resté inférieur à notre vaste sujet, que l'on ne voie point dans ce travail une preuve de témérité mais de bon vouloir : nous avons voulu faire connaître un peu mieux une des plus belles gloires du Refuge.

Genève, juin 1880.

THE

THE

CHAPITRE I

Biographie de J. Basnage.

La famille de Basnage est une ancienne et noble famille de Normandie, dans laquelle la science, le talent et la fidélité aux doctrines réformées semblent avoir été également héréditaires. Jacques Basnage, sieur de Franquenay, dont nous désirons étudier l'histoire, était, en effet, petit-fils et arrière petit-fils de pasteur : il naquit à Rouen le 8 août 1653. Son père, jurisconsulte distingué, qui occupait une place éminente au parlement de cette ville, voyant les heureuses dispositions que son fils témoignait pour les études théologiques, ne négligea rien pour les cultiver. De très bonne heure, il l'envoya à l'Académie de Saumur où l'illustre Tanneguy Le Fèvre donnait des cours renommés. Ce dernier apprenant que le jeune Basnage désirait se vouer au pastorat, ne négligea rien pour l'en dissuader : « Vous ne connaissez cet état que par son beau côté, lui disait-il souvent, et vous ignorez combien il est déchu de sa première origine. Croyez-moi, vous êtes trop honnête homme pour être ministre, vous avez trop de candeur pour exercer cette charge comme on l'exerce aujourd'hui, et votre franchise vous ferait des ennemis de la plupart de vos collègues¹. » Les préventions que le célèbre humaniste avait ou croyait avoir contre les professeurs de Saumur le rendaient certainement injuste. Ce ne sont pas des hommes sans honneur qui eussent donné au monde le noble exemple de tout sacrifier à leur religion. A ce que dit Bayle il paraîtrait que les professeurs de Saumur « lui avaient fait de la peine. » Basnage ne se laissa point décourager, et, persuadé que le pastorat n'était pas incompatible avec l'honnêteté, la candeur et la franchise, dès l'âge de dix-sept ans, sachant l'espa-

¹ Basnage, *Annales des Provinces-Unies*. Amsterdam 1720, t. II, in-fol. Préface par Le Vier.

gnol, l'italien et l'anglais, il vint à Genève étudier la philosophie sous l'illustre Chouet. Sa philosophie terminée, il continua ses études théologiques¹ avec Mestrezat, Turettini (J.-F.) et Tronchin et alla les terminer à Sedan sous Jurieu et Le Blanc de Beaulieu. Il s'attacha beaucoup à ce dernier, probablement à cause de la douceur qui distinguait son caractère. Ses études finies et de retour à Rouen, il fut atteint d'une maladie qui l'empêcha pendant quelque temps de songer à obtenir une place de pasteur ; mais à peine rétabli, il prêcha avec tant de succès², que le consistoire de Rouen le choisit bientôt³ pour remplacer le célèbre Étienne Le Moine, qui venait d'être appelé à Leyde comme professeur de théologie. Il fut nommé pasteur au mois de septembre 1676 dans un Colloque tenu à Rouen même et confirmé par l'imposition des mains le 11 octobre suivant. A cette occasion, il prononça un discours, ou plutôt une « harangue, » dont Bayle le félicita chaudement : « Je vous rends grâce très humblement, lui dit-il, de « vos belles thèses et de votre *quanquam* « (vous savez que l'on appelle ainsi dans les collèges les « harangues qui servent d'entrée aux actions solennelles de ce « pays-là). Votre éloquence n'y sent pas l'affectation qu'y « apportent ordinairement ceux qui font de semblables ouvertures. C'est quelque chose de noble et de libre, de hardi et « de vigoureux et qui sent son bien : *degeneres animos timor* « *arguit*. Vous ne craignez pas de vous commettre avec les théologiens qui disputent sur les termes, et, dans le vrai, ils ne « méritent pas qu'on les épargne : car ces messieurs ne disputent « que d'une vétille, d'un mot ou deux, si vous voulez..... mais « je ne veux pas courir sur vos brisées. C'est à vous de leur dire « fortement leurs vérités. Ce que vous me touchez de vos thèses « me fait souvenir que M. de Beaulieu a écrit dans cette ville « que vous les avez soutenues avec une très grande capacité, ce

¹ Sous la rubrique : *Theologiæ studiosi et philosophiæ*, on lit dans le *Livre du Recteur* : Jacobus Basnage, Rhothomagæus, Iunii 1670 (Genève), p. 157.

² Le 22 décembre 1675 : il avait alors vingt-deux ans ; il prit pour texte Jean IV, 14 : « il s'attira l'applaudissement de tous ses auditeurs qui n'admirent pas moins la netteté que l'étendue de son esprit. » *Annales des Provinces-Unies* (ouv. cité).

³ Ce fut quelques mois après : du même coup Bayle le félicite et de la *harangue* qu'il prononça à cette occasion et des thèses qu'il avait précédemment soutenues.

« que je croirais, encore qu'il n'en dit rien; et ceux qui vous
« connaissent aussi bien que moi, n'ont pas besoin du témoignage
« de personne pour être persuadés de cette vérité¹. »

Quelques années après, il fut chargé de prêcher au synode provincial de Saint-Lô; « il s'y fit admirer, » dit encore Bayle². Un peu plus tard, en 1684, il épousa Suzanne du Moulin, petite-fille de Pierre Du Moulin. Bien que ses fonctions pastorales réclamassent la plus grande partie de son temps, « comme il n'était pas, dit Le Clerc, de ceux qui se croient assez chargés de faire quelques prêches, il ne cessa de s'occuper avec ardeur d'études historiques et de bonne heure il acquit la réputation d'un savant consommé³. »

Sur ces entrefaites, le clergé de France, par l'ordre de Louis XIV, s'assembla à Paris en 1682, afin de terminer la querelle du grand roi et d'Innocent XI, à propos de la *régale*, et pour faire rentrer en même temps les protestants dans le giron de l'Église romaine. Les prélats de cette assemblée composèrent deux ouvrages pour convertir les réformés à la saine doctrine : 1° un *Avertissement pastoral*, qui fut envoyé dans tous les consistoires par les intendants des provinces; 2° un *Mémoire contenant les différentes méthodes* (il y en avait dix-sept selon eux!) dont on peut se servir très utilement pour la conversion de ceux qui font profession de la religion prétendue réformée. Jean Claude, C. Pajon et Jurieu répondirent à l'*Avertissement*; Basnage, au *Mémoire*. Ce fut son premier ouvrage, il est de 1684 et a pour titre: *Examen des méthodes proposées par Messieurs de l'Assemblée du clergé de France en l'année 1682*⁴. Selon Bayle « ce volume abonde en pensées et en beaux raisonnements, et fait voir que l'auteur a une lecture fort vaste⁵, » et dans les *Nouvelles de la République des Lettres de Juillet 1685*, il dit

¹ Bayle, *Œuvres diverses*. — Lettre de Bayle à Basnage, 1675. La Haye, 1737, t. IV.

² « J'ai été passer les vacances dernières à Paris, et j'ai même poussé jusqu'à Rouen pour y voir notre bon ami M. Basnage, qui est dans une haute réputation et grandement chéri de son église. Il a prêché au dernier synode de la province tenu le mois de septembre à St-Lô et s'y est fait admirer. » Bayle à Minutoli : Lettre XXV, 1^{er} janvier 1680, t. IV.

³ Cité d'après MM. Haag, *la France protestante*, Paris, 1877, t. I, article Basnage.

⁴ *Examen des méthodes proposées...* Cologne, 1684, un vol. in-12.

⁵ Bayle, t. I, p. 469. Amsterdam, 1730.

en parlant de Basnage, qui venait d'écrire une lettre à ce journal, à propos d'un manuscrit publié par Arnoldus : « Cette lettre est de M. Basnage, ci-devant ministre fameux de Rouen et auteur d'une *Réponse aux Méthodes du clergé*, qu'on a extrêmement applaudie. »

Basnage garda l'anonyme parce qu'il n'était pas encore « en pays de liberté. »

Sur ces entrefaites la Cour préludait, par quelques mesures vexatoires et par un certain nombre d'exécutions sommaires, à la révocation de l'Edit de Nantes, et jetant les yeux du côté de l'Église de Rouen (à Quévilly), où étaient pasteurs Ph. Legendre et Basnage, elle les accusa d'avoir reçu au temple des relaps et des enfants dont les parents s'étaient faits catholiques : l'accusation s'étayait sur des preuves fausses, et « nos deux ministres y répondirent par un factum qui ne laissait pas subsister contre eux l'ombre d'un délit ; aussi le procureur général n'y répondit que par de mauvaises plaisanteries¹. » Mais Quévilly était condamné d'avance : un arrêt du 6 juin 1685 condamna les pasteurs à une forte amende, au bannissement et fit raser le temple.

Sur l'avis du Consistoire, les deux pasteurs partirent pour Fontainebleau où se tenait la cour et obtinrent la permission de se retirer en Hollande². Enfin, le 17 octobre 1685, l'Édit de Nantes fut révoqué par Louis XIV, à la satisfaction de tout le clergé. Madame de Sévigné écrivit à sa fille que « jamais roi n'avait fait et ne ferait rien de si mémorable ; » Bossuet compara le grand roi à Constantin, à Théodose et à Charlemagne ; Le P. Michel Le Tellier entonna le cantique de Siméon et toute la France catholique y répondit en chœur. Les protestants, malgré les gardes des frontières, s'exilèrent par milliers : beaucoup

¹ Haag, *la France protestante*, article Legendre.

² Le Brevet qui accordait cette faveur est assez curieux : « Aujourd'hui 9 octobre 1685 le Roy étant à Fontainebleau, ayant égard à la très humble permission que lui a fait faire le sieur Basnage, ci-devant ministre de la R. P. R. à Rouen, de lui permettre de se retirer en Hollande avec sa femme, proche d'accoucher, et une nourrice, et de faire transporter ses livres : S. M. leur a accordé la permission qui leur était nécessaire à cet effet ; en faisant toutefois ledit Basnage ses soumissions pardevant l'intendant de ladite province, de renvoyer ladite nourrice en France dans deux ans au plus tard.... »

La nourrice était M^{me} Bauldry, sœur de Basnage, qui put ainsi s'échapper avec lui.

passèrent en Hollande et y portèrent leur savoir, leurs métiers, leurs arts. Et cependant quels étaient ces hommes que la France rejetait de son sein? — Nous n'avons qu'à donner le nom de quelques-uns pour les connaître tous : c'était un Claude, un Jurieu, un Bayle, un Benoît, un D. Martin, un Superville, un Du Bosc, un Saurin, un Barbeyrac, un Brousson, un Basnage, enfin. C'étaient là des proscrits, mais de nobles et glorieux proscrits : la Hollande, « cette grande arche des fugitifs ¹, » s'enrichit de tout ce que la France perdait de grand et de distingué.

Basnage se retira à Rotterdam avec sa famille et y resta « ministre pensionnaire » jusqu'en 1691². Il était depuis peu de temps dans ce nouveau poste, lorsque, ayant appris les conversions forcées auxquelles on avait eu recours pour faire apostasier ses anciens paroissiens, il leur envoya en 1686 ses *Considérations sur l'état de ceux qui sont tombés, ou Lettres à l'église de *** sur sa chute* ³ : elles sont au nombre de huit. D'après Bayle, il y a dans ce petit ouvrage mille bonnes choses ⁴. L'on comprend que le cœur du réfugié fut douloureusement ému en écrivant à une église qu'il avait été contraint de quitter; aussi prend-il dans ces *Considérations* le ton d'un père parlant à ses fils spirituels : il les plaint des persécutions qu'ils ont eu à souffrir, mais surtout de leur chute morale et il les exhorte avec beaucoup de force à quitter la nouvelle église où ils sont entrés. Ces lettres, aussi bien que les efforts dévoués des pasteurs Cottin, Masson et La Gacherie qui visitèrent la Normandie de 1688 à 1690, relevèrent le cœur abattu des populations qui, dès lors, restèrent inébranlablement attachées aux doctrines réformées⁵. — Dans

¹ Bayle, *Dictionnaire historique*, article Kuchlin.

² On appelle ainsi ceux qui ont la direction des églises, pour les distinguer des autres pasteurs réfugiés qui résident dans les villes de Hollande. [Des Maizeaux.]

³ *Considérations sur l'état de ceux qui sont tombés, ou Lettres à l'Église de [Rouen] sur sa chute* : Rot., 1686, in-12.

⁴ « Notre cher M. Basnage est ici un de nos ministres pensionnaires. Nous nous régalons souvent de vous et des belles conversations que vous nous donniez à Genève. Il cherche l'occasion de vous envoyer un livre qu'il vient d'écrire sur les affaires du temps. Ce sont des Lettres à son Église : il y a mille bonnes choses. » Bayle à Minutoli, le 8 juillet 1686. Lettre LXXXIII.

⁵ L'un de ces pasteurs écrivit à Basnage que « Dieu avait béni son

la même année, 1686, Bossuet ayant adressé une *Lettre pastorale* aux *Nouveaux Catholiques*, avec l'autorité et la célébrité que son *Exposition* de 1671 lui avait acquises, Basnage répliqua par sa *Réponse à M. l'Évêque de Meaux sur sa Lettre pastorale*¹. Il y réfute avec beaucoup d'adresse et de goût ce que Bossuet disait sur l'unité de l'Église, l'invocation des saints, le culte des images, la succession non interrompue des évêques. « Il y a peu de livres de controverse où les raisonnements vifs et non communs et les remarques savantes se suivent d'aussi près que dans celui-ci². » — En 1688, c'est-à-dire deux ans après, il donne un nouvel ouvrage : *La Communion sainte ou Traité sur la nécessité et les moyens de communier dignement*³. Cet ouvrage fut tellement goûté du public qu'il s'en écoula rapidement dix éditions : l'abbé Lenglet pense que « les catholiques ne doivent faire aucune difficulté de le lire. »

Ce fut en 1688 que Bossuet publia sa fameuse *Histoire des Variations*⁴. On sait quel est le renom que cet ouvrage attira à l'Aigle de Meaux ; on connaît la réponse de Jurieu à ce prélat superbe qui « ne craignait, disait-il, qu'une chose : de trop faire voir le faible de la Réforme ! » Basnage lui répondit aussi, et l'on peut dire que l'ouvrage qu'il donna alors à la chrétienté est un des plus beaux monuments de la Réforme. C'est l'indignation armée de la logique la plus serrée et la plus implacable qui conduit Basnage au milieu du dédale des questions amenées par son adversaire, qui lui fait réfuter « toutes ses équivoques et ses subtilités, » et le fait sortir vainqueur d'une lutte qui ne demandait pas moins d'érudition que d'habileté et de sang-froid. Notre controversiste montra, en effet, en dépouillant la science de

entreprise et celle de ses collègues d'une manière qui dépassait de beaucoup leur attente ; qu'à Rouen, en particulier, tout le monde s'était converti et avait fait réparation avec des témoignages admirables de zèle et de repentance ; que ceux qui craignaient le plus la persécution désiraient avec ardeur leur présence ; que la plupart de ceux qui étaient tombés s'étaient relevés et qu'il en avait été de même à peu près partout où la Providence avait dirigé leurs pas. » — Douen, *Les premiers Pasteurs du Désert*, t. I, p. 206.

¹ *Réponse à M. l'Évêque de Meaux sur sa Lettre pastorale*. Cologne, 1686.

² Haag, *la France protestante*, article Basnage.

³ *La Communion sainte...* Rotterdam, 1688, in-18, réimprimé en 1697.

⁴ *Histoire des Variations des Églises protestantes*. Paris, 1688, 2 vol. in-4°.

l'Évêque de la pourpre qui en cachait la pauvreté, toutes les incertitudes, toutes les variations de la théologie des Pères. Il intitula son ouvrage : *Histoire de la religion des Églises réformées, dans laquelle on voit la succession de leurs Églises depuis le VIII^{me} siècle, l'établissement de la Réformation, la persévérance dans les mêmes dogmes depuis la Réformation jusqu'à présent, avec une Histoire de l'origine et du progrès des principales erreurs de l'Église romaine, pour servir de réponse à l'Histoire des Variations des Églises protestantes, de M. de Meaux*¹. Profondément versé dans la connaissance de l'histoire ecclésiastique, d'une habileté sans égale à tirer des faits leurs légitimes conclusions, l'auteur prouva à Bossuet que « s'il était vrai que la Réforme eût varié sur quelques points partiels de sa doctrine, elle n'avait jamais varié sur les points fondamentaux ; » que l'Église catholique n'était pas aussi unie qu'il voulait le faire croire, qu'elle avait varié « une infinité de fois, » qu'elle variait encore sur les doctrines de l'infailibilité, de l'autorité temporelle des papes, sur les dogmes de la justification, de la grâce et des sacrements. Bossuet comprit qu'il avait un adversaire digne de lui, et voyant qu'il ne pouvait lutter sur le terrain doctrinal, il prit un autre chemin et répondit² à Basnage que, malgré tout, la religion réformée était « fausse et mauvaise, » puisque les synodes protestants avaient autorisé la rébellion des sujets contre leur légitime souverain. Mais notre réfugié n'y répondit pas, parce qu'il comprenait qu'il ne s'entendrait jamais avec Bossuet dans la délimitation des droits des souverains et des sujets, et que d'ailleurs il désapprouvait toute révolte.

En 1691, l'Église wallonne de Rotterdam le nomma « pasteur ordinaire, » lui rendant ainsi un témoignage public de son estime et de son admiration. Dans cette occasion, Jurieu, alors professeur à Rotterdam et beau-frère de notre habile controversiste, se montra très hostile³ à sa nomination ; mais l'Église

¹ *Histoire de la religion des Églises réformées...* Rot., 1690, 2 vol. in-4°.

² Bossuet, *Défense de l'Histoire des Variations contre la réponse de M. Basnage*. Paris, 1691, in-12.

³ Une mésintelligence existait, depuis 1689, entre les familles Jurieu et Basnage. Selon J. Rou (*Mémoires*, t. I, p. 261), la famille de Basnage espérait obtenir la place d'interprète aux États-Généraux de Hollande (de 1689); or Jurieu la fit obtenir à J. Rou, de là l'hostilité entre les deux familles. Cependant, ce n'était pas la seule raison de leur brouille.

wallonne tout entière le nomma et « son estime, dit Bayle, vient
« d'éclater d'une manière qui couvre de confusion le dénoncia-
« teur. » (Jurieu venait de dénoncer Bayle et Basnage au Con-
sistoire, comme faisant partie d'une cabale ayant pour but le
soulèvement de la Hollande et de l'Angleterre). « Celui qu'il a
« prétendu être un des plus engagés dans le funeste complot,
« vient d'être nommé pasteur ordinaire de Rotterdam, quoiqu'il
« n'y eût point de place vacante. Les magistrats ont concouru
« si ardemment à faire réussir la chose, qu'en très peu de temps
« elle s'est conclue ¹. »

En 1695, l'Église wallonne de Leyde l'appela pour remplir les
fonctions pastorales dans son sein, « mais, quoiqu'il eût bien des
« sujets de chagrin à Rotterdam, il ne put se résoudre à quitter
« un troupeau dont il était chéri ². »

L'année suivante un nouveau livre paraît : *Traité de la con-
science, dans lequel on examine sa nature, ses illusions, ses
craintes, ses doutes, ses scrupules, sa paix et divers cas de con-
science, avec des réflexions sur le commentaire philosophique de
M. Bayle* ³.

Bayle nous donne encore ici son avis, avec la conclusion de
Basnage : « L'on voit clairement dans ces paroles que ceux qui
« perdent la connaissance et la crainte de la justice de Dieu, ne
« perdent pas néanmoins le discernement de la vertu et du vice,
« ni même ne laissent pas de préférer les actions honnêtes aux
« actions vicieuses. » — Le 15 avril 1698, Louis XIV remit en
vigueur les anciennes ordonnances royales contre les réformés :
elles amenèrent de nouvelles persécutions et provoquèrent de
sourds murmures, qui, plus tard, devaient se traduire par la ter-
rible guerre des Camisards (1702-1711). Basnage écrivit de nou-
veau à ses frères opprimés des *Lettres pastorales sur le renou-
vellement de la persécution* ⁴. Elles sont au nombre de qua-
torze; il les exhorte à supporter patiemment les épreuves et les
souffrances, leur rappelant que le fondateur de la religion chré-
tienne passa une vie de lutttes et de combats, et que la religion
pour laquelle ils souffrent est meilleure que celle qui les fait
souffrir.

¹ Bayle, t. II, p. 711 (Article : *La chimère de la cabale de Rotterdam*).

² *Annales des Provinces-Unies*, t. II, préface par Le Vier.

³ *Traité de la Conscience*. Amsterdam, 1696.

⁴ *Lettres pastorales sur le renouvellement de la persécution*, 1698.

Enfin, en 1699, un nouveau livre paraît : *Histoire de l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*¹. Dans son *Histoire de la religion*... l'auteur faisait remonter les Églises protestantes jusqu'au VIII^{me} siècle ; dans ce dernier ouvrage, il les fait remonter jusqu'à Jésus-Christ², se servant des Vaudois pour établir la succession. Il divise sa matière en quatre parties : la première traite du gouvernement de l'Église dans les diocèses d'Alexandrie, d'Antioche, d'Afrique, des Gaules, de Constantinople et de Rome. La seconde contient l'histoire des dogmes, du Canon des Écritures, de la Tradition dès les huit premiers conciles œcuméniques, celle des doctrines de la justification et de la grâce, enfin celle de l'Eucharistie. Dans la troisième, l'auteur recherche l'origine de l'adoration du Sacrement, et suit, dans ses développements successifs, le culte des anges, de la vierge et des saints : il prouve qu'on a dressé des autels à un grand nombre de saints imaginaires et qu'on a amplifié la persécution, pour avoir le droit de grossir le catalogue des martyrs, dont les reliques et les images étaient pour le clergé une abondante source de revenus : nulle part il n'a déployé plus d'érudition. La quatrième partie est le résumé de son *Histoire de la religion des Églises réformées*. — « L'étude approfondie des sources, la finesse et la justesse des aperçus, l'indépendance des jugements, une critique éclairée, une impartialité à laquelle les catholiques eux-mêmes rendent hommage, un talent synthétique éminent, un style facile, correct, toujours agréable, parfois éloquent, telles sont les qualités qui distinguent cette *Histoire de l'Église* et assignent à Basnage le premier rang parmi les écrivains qui se sont occupés de l'histoire ecclésiastique dans l'Église protestante de France³. »

Sur ces entrefaites, quatre prélats publièrent des *Lettres pastorales* pour démontrer aux « Nouveaux Convertis » des persécutions de 1698 l'excellence de la religion catholique. Une seule preuve leur suffisait pour montrer que leur Église était bien « la véritable ; » la voici : pour reconnaître combien elle

¹ *Histoire de l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*. Rott., 1699, 2 vol. in-folio.

² En 1723, il fit publier une nouvelle édition de l'*Histoire de la religion des Églises réformées*, où il commence précisément aux temps apostoliques ; la fatigue que cela lui occasionna hâta sa mort.

³ MM. Haag, *la France protestante*, article Basnage.

était « excellente, » il n'était pas nécessaire de discuter ses dogmes, mais en jetant les yeux sur les dehors qu'elle étalait, il était impossible de ne pas admettre que le titre d'*Église véritable* lui appartînt légitimement. A cette doctrine, qui mettait fort à l'aise les controversistes romains, Basnage répondit¹ en prouvant qu'en matière de religion, la croyance à ses dogmes vient après l'examen et non pas l'examen après la croyance, et que si les personnes qui adhèrent à l'Église romaine par d'antiques préjugés ou pour d'autres motifs, venaient à étudier sérieusement sa doctrine, bien peu y ajouteraient foi et resteraient dans son sein². L'argument était sans réplique, la crédulité ne constituant pas une preuve; aussi nos prélats choisirent-ils Bossuet pour répondre à l'habile dialecticien protestant. L'Aigle de Meaux essaya, en effet, de répondre par une *Seconde instruction pastorale sur les promesses de Jésus-Christ, ou Réponse aux objections d'un ministre contre la première instruction*. Basnage répliqua par sa *Défense du Traité des préjugés faux et légitimes, ou Réponse à la Seconde Instruction pastorale de M. Bossuet*³.

En 1705, il donne une *Histoire de l'Ancien et du Nouveau*

¹ *Traité des préjugés faux et légitimes, ou Réponse aux Lettres et Instructions pastorales de quatre prélats* : M. de Noailles, cardinal-archevêque de Paris; Colbert, archevêque de Rouen; Nesmond, évêque de Montauban; Bossuet, évêque de Meaux. Delft, 1701-1726, in-12.

— Voici ce qu'il disait à son ami Alph. Turretini, en date du 1^{er} juin 1698 : « Le premier volume de mon *Histoire de l'Église* est achevé, le second s'avance, et j'espère qu'ils paraîtront dans trois ou quatre mois. En attendant je me suis chargé de faire, tous les mois, des Lettres pastorales. C'est la nécessité seule qui m'a forcé de travailler à cet ouvrage, car j'avois assez d'occupations, mais il n'estoit pas juste de laisser l'Église attaquée, après la paix. Cela a produit un bon effet, car on s'est réveillé et diverses personnes ont repris la plume. » Biblioth. publ. de Genève, papiers Turretini, inédit.

² D'après une lettre de Bayle à Turretini, Bossuet publia ses *Lettres pastorales* très peu de temps après ses collègues et Basnage répondit un peu plus tard à l'évêque de Meaux. « L'ouvrage que notre ami, M. Basnage, a sous presse s'avance de jour en jour. C'est une réponse aux Pastorales de l'archevêque de Paris, de l'archevêque de Rouen et de l'évêque de Montauban. Il attend incessamment un exemplaire de celles que M. de Meaux vient de publier et il le réfutera aussi. » Bayle à Turretini (Alph.), le 13 septembre 1700. Inédit.

³ *Défense du Traité des préjugés faux et légitimes*..... Rotterdam 1703.

*Testament*¹. Cet ouvrage, illustré par des gravures en taille-douce de Romain de Hooge, « est d'une impartialité reconnue et d'une érudition profonde². » L'abbé Lenglet nous dit que « les catholiques ne doivent faire aucune difficulté de lire ce « livre qui est très instructif³. »

L'*Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*⁴ est un des plus grands travaux de cette plume infatigable. Selon Nicéron « cet ouvrage est plein d'une vaste érudition pour tout ce qui se rapporte à l'Histoire des Juifs⁵; » et Bayle en 1705 écrivait « qu'il contiendrait beaucoup de recherches, et qu'il serait plus pour les savants que pour ceux qui ne demandent qu'une histoire des faits⁶. » Le P. Simon ajoute : « On doit tenir compte à l'auteur d'un assez grand nombre d'extraits qu'il a tirés des bons écrivains modernes dont les livres ne sont pas connus parmi nous : on doit lui rendre cette justice, qu'il les a ramassés avec discernement et qu'il n'est pas un pur compilateur. » Il n'est pas jusqu'à l'abbé Feller qui ne dise que « cette histoire est peut-être la meilleure de toutes celles qui ont été faites par les protestants⁷. » Dupin, à Paris, ayant trouvé néanmoins qu'il y avait certains détails peu favorables à l'Église romaine, les retrancha et en publia lui-même une autre édition, ainsi falsifiée. Cela lui attira une leçon sévère de la part de Basnage, qui fit imprimer une seconde édition avec un sixième volume : *L'Histoire des Juifs, réclamée et rétablie par son véritable auteur Jacques Basnage, contre l'édition anonyme et tronquée qui s'est faite à Paris en 1710, avec plusieurs additions*

¹ *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Amsterdam 1705.

² Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres sous la République des Lettres*. Paris, 1728, t. IV.

³ Cité d'après Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique et critique*. La Haye, 1750, t. I.

⁴ *Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*. Amsterdam, 1705, 5 vol. in-12.

⁵ Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la République des Lettres*. Paris, 1728, t. IV.

⁶ Bayle à Des Maizeaux, *Lettre CXXVIII*, t. IV. « Il y aura beaucoup de recherches et d'érudition dans cet ouvrage, il sera plus pour les savans que pour ceux qui ne demandent qu'une histoire des faits, telle que celle de Josèphe, dont celle-ci doit être en quelque sorte la continuation. »

⁷ Feller, *Dictionnaire historique*. Lyon et Paris, 1821, t. I.

pour servir de Tome VI à cette Histoire. Il dit en parlant de Dupin : « Il est extraordinaire que dans un siècle si éclairé que le nôtre, on altère des pages entières d'un livre imprimé, sans autre raison que celle du bien de l'Église; jamais le concile de Trente, le pape, ou l'Inquisition n'ont été si loin ¹! »

En 1709 le Grand-Pensionnaire Heinsius, dont Basnage était devenu le favori, voulant l'avoir auprès de lui, le fit appeler par l'Église wallonne de La Haye; il accepta ce nouveau poste et c'est de là qu'il écrivit ses autres ouvrages et qu'il préluda au rôle important qu'il devait jouer plus tard comme diplomate. Mais avant de quitter Rotterdam, il publia encore des *Entretiens sur la Religion*², « pour l'instruction de plusieurs catholiques romains de Flandre, descendus de ces confesseurs que le duc d'Albe persécuta autrefois: beaucoup venaient d'embrasser la religion réformée³; » puis, de nouveaux *Sermons sur divers sujets de morale, de théologie et d'Histoire sainte*⁴: l'auteur n'y laisse aucune part à la controverse. Selon Bernard, « on y voit une grande connaissance de l'histoire ecclésiastique, une extrême vivacité, beaucoup d'esprit et un beau feu d'imagination. »

En 1713, il composa une *Préface contenant des réflexions sur la durée de la persécution et sur l'état présent des réformés en France*⁵, pour servir à une nouvelle édition des *Plaintes des protestants*, de Jean Claude. La même année il donna encore un ouvrage renommé où l'érudition se mêle à l'impartialité de l'écrivain, et la vérité à la logique du penseur: ce sont les *Antiquités judaïques ou Remarques critiques sur la République des Hébreux*⁶.

Basnage, esprit essentiellement critique, s'occupa non seulement d'histoire, de controverse et de théologie protestantes, mais aussi des questions et des querelles soulevées par le jansénisme. Le clergé de France, en désunion avec son chef temporel et spirituel, ce dernier fulminant l'anathème, imposant ses volontés à des prélats du plus grand mérite, les attaques des

¹ Chauffepié, *Nouveau Dictionnaire historique et critique*. La Haye, 1750, t. I.

² *Entretiens sur la religion...* Rott., 1709, 2 vol. in-12.

³ Chauffepié, *op. cit.*

⁴ *Sermons sur divers sujets de morale*. Rott., 1709.

⁵ Cologne, 1713, un vol. in-12.

⁶ Amsterdam, 1713, 2 vol. in-8°.

uns, les répliques des autres, devaient fournir à l'illustre et savant réfugié un beau prétexte pour montrer le faible de ce vaste système de doctrines et de hiérarchies en guerre, avec les autres et avec lui-même.

Aussi voyons-nous Basnage publier, au plus fort de la dispute janséniste, lorsque le *Nouveau Testament* du P. Quesnel venait d'être supprimé, des *Réflexions désintéressées sur la Constitution du pape Clément XI qui condamne le Nouveau Testament du P. Quesnel*¹. L'année suivante, il publie encore une brochure étincelante de verve, d'esprit et de logique : *l'unité, la visibilité, l'autorité de l'Église et la vérité renversées par la Constitution Unigenitus et par la manière dont elle est reçue*². Enfin, au moment où l'Église était dans la plus vive effervescence, où les discussions étaient les plus acrimonieuses et les plus amères, il publie un autre petit ouvrage où il n'épargne ni le catholicisme, ni le prétendu successeur de saint Pierre : *De l'état présent de l'Église gallicane, contenant divers cas de conscience sur ses divisions, avec un examen critique des erreurs et de la conduite de Clément XI*³.

Depuis 1709, époque à laquelle le Grand-Pensionnaire l'avait appelé à La Haye, Basnage fut occupé par Heinsius non seulement dans des affaires religieuses pour lesquelles il s'employa avec un zèle infatigable, mais encore pour des affaires d'État dans lesquelles il déploya une habileté consommée. Dans plusieurs négociations, il réussit au delà des espérances des chefs de la République : remarquons néanmoins qu'aux conférences de Gertruydenberg, qui préparèrent la paix d'Utrecht, il échoua dans les efforts qu'il fit au nom des réfugiés de Hollande pour faire obtenir la liberté de conscience à ses coreligionnaires de France. Sa réputation de diplomate s'étant répandue à la Cour par le marquis de Torcy, le maréchal d'Uxelles et le cardinal de Bouillon, doyen du Sacré-Collège, avec lesquels il avait eu de nombreux rapports, Philippe d'Orléans, Régent de France, pleinement persuadé de son habileté politique, lui donna une preuve signalée de sa haute estime. Lorsque l'abbé Dubois fut envoyé à La Haye, en 1716, pour négocier le traité de la *Triple Alliance*, il eut ordre de s'entendre avec Basnage et de se gouverner d'après ses avis.

¹ Amsterdam, 1714.

² id. 1715.

³ id. 1719.

Oubliant les justes motifs de plainte que ses coreligionnaires, sa famille et lui-même avaient contre le gouvernement français, et ne gardant aucun ressentiment du refus qui lui avait été fait précédemment de se rendre en Normandie, le noble proscrit n'écouta que l'amour de la patrie pour s'employer à cette négociation, et l'alliance fut conclue en 1717. Mais il devait être utile à son pays d'une manière plus efficace encore. Bientôt après, en effet, le Régent, craignant que les brillantes promesses d'Alberoni, ce prêtre intrigant, qui rêvait pour son maître Philippe V la monarchie universelle, ne séduisissent les protestants du Midi et ne rallumassent la terrible guerre des Camisards, le Régent, disons-nous, eut la pensée de s'adresser à Basnage pour conjurer le péril, et il lui dépêcha un de ses gentilshommes, le comte de Morville, avec des instructions particulières. Le pasteur de La Haye mit le gouvernement français en rapport avec Antoine Court, et cet humble serviteur de Dieu, qui était alors occupé à réorganiser les malheureuses Églises du Midi, donna au Cabinet du Palais-Royal les assurances les plus formelles que la tranquillité ne serait pas troublée. En même temps, Basnage adressa à ses coreligionnaires du Poitou, du Dauphiné et du Languedoc une *Instruction pastorale*¹, qui fut réimprimée à Paris par ordre de la Cour et distribuée dans ces provinces. Antoine Court, de concert avec ses collègues, répondit à cette Instruction par une lettre très ferme et très digne, où le récit de leurs souffrances se mêlait à l'espérance qu'ils avaient qu'un jour le protestantisme serait compris et jugé à sa véritable valeur. — Le duc d'Orléans, pour témoigner sa gratitude au réfugié hollandais, lui restitua tous les biens qu'il possédait en France. La même année, ce dernier publia un dernier volume de *Sermons*², et c'est de ce moment-là aussi qu'il faut faire dater le magnifique ouvrage qui l'a mis au premier rang des historiens : *Annales des Provinces-Unies depuis les négociations pour la paix de Münster, avec la description historique de leur gouvernement*³.

Cependant la santé de Basnage, affaiblie par ses immenses travaux plus encore que par l'âge, dépérissait de jour en jour. Il dut renoncer à des publications de longue haleine pour se

¹ *Instruction pastorale aux réformés de France sur l'obéissance due au souverain*. La Haye, 1719.

² *Sermons nouveaux*. Amst., 1720.

³ *Annales des Provinces-Unies*.... Amsterdam, 1720, 2 vol. in-folio.

borner, comme ses fonctions d'historiographe lui en faisaient un devoir, à recueillir et à coordonner les matériaux des *Annales des Provinces-Unies*. Nous trouvons, dans le journal de sa vie, le récit de ses derniers moments : « Après avoir languï tout
« l'hiver, dit-il, et fini ma soixante et dixième année, le huitième
« d'août 1723, je fus attaqué de vomissements fréquents parce
« que mon estomac rempli d'obstructions ne pouvait souffrir les
« aliments. Peu de jours après parut une jaunisse générale fort
« épaisse à laquelle se joignit une fièvre double tierce continue.
« Les médecins ¹ me condamnèrent à la mort jusqu'au quator-
« zième jour, mais ayant travaillé avec beaucoup de soins et d'ha-
« bileté, ils chassèrent la fièvre et ensuite presque toute la jau-
« nisse. La maladie a duré cinq semaines et me laisse encore
« beaucoup de faiblesse. Dieu, par sa grâce, m'a conservé une
« tranquillité qui ne s'est point ébranlée pendant le cours du
« mal : son saint nom soit béni et sa volonté accomplie, puisqu'il
« veut que je revienne à la vie. On avait quelques mois aupara-
« vant résolu de réimprimer mon *Histoire de la religion des*
« *Églises réformées*, et l'on m'avait prié de remonter à Jésus-
« Christ et de continuer la succession de notre doctrine jusqu'au
« IX^{me} siècle, où j'avais commencé cette *Histoire* dans les autres
« éditions. J'y ai consenti, afin de rendre mon ouvrage plus com-
« plet. Le travail excessif auquel cela m'a engagé dans un âge
« avancé a fort contribué à mon mal, si l'on en croit les méde-
« cins et peut-être moi-même ; quoi qu'il en soit le livre s'im-
« prime. » Il écrivait ces lignes le 27 septembre 1723 ; puis la
maladie empira et les médecins lui déclarèrent, le 3 décembre,
qu'ils n'avaient plus d'espoir. « Il les écouta avec un visage
serein, ajoute Le Vier et après les avoir remercié des soins qu'ils
avaient pris de lui, il les pria de venir le voir comme amis. Il
garda, pendant sa longue maladie, tout son jugement et toute sa
lucidité d'esprit, conservant des sentiments de piété jusqu'à son
dernier moment, qui arriva dans la nuit du 22 au 23^{me} de
décembre 1723, à cinq heures du matin. Il était âgé de soixante
et dix ans, quatre mois et treize jours ². »

Basnage était vrai jusque dans les plus petites choses ; sa candeur, sa franchise, sa bonne foi ne paraissent pas moins dans ses ouvrages que la profondeur de son érudition et la solidité de

¹ MM. de Bie et Cuyper.

² *Annales des Provinces-Unies*, t. II, préface par Le Vier.

ses raisonnements. L'usage du grand monde lui avait acquis une urbanité et une politesse que l'on trouve rarement : affable, prévenant, officieux, il n'avait pas de plus grand plaisir que celui de rendre service et d'employer son crédit en faveur des malheureux. Il possédait dans toute sa pureté cette délicatesse, véritable noblesse du cœur, qui n'appartient qu'à ceux qui ont l'âme à la fois élevée et sensible. Il défendait toujours avec ardeur les sublimes vérités de la religion chrétienne, mais avec cette douceur et cette dignité qui sont un des principes de force et d'élévation morale du protestantisme. Chargé du soin des Églises françaises de Hollande, aussi bien que d'une infinité d'autres affaires, il trouvait encore le temps de remplir avec honneur ses fonctions pastorales et de se montrer, par sa plume infatigable, un des plus valeureux défenseurs de la Réforme. Bayle, son intime ami¹, qui l'avait attiré à Rotterdam, a dit de lui « qu'il était un répertoire assuré qu'on pouvait consulter en tout temps. » Nous savons que sa trop grande application à l'étude lui fut fatale et qu'il y apporta constamment la même ardeur sereine jusque dans les bras de la mort. — Quelle vigueur et quelle énergie d'esprit devait posséder un tel homme !

Les savants les plus distingués le consultaient : Burnet, évêque de Salisbury ; Wake, archevêque de Cantorbéry, Stanhope, H. Walpole, Alph. Turretini qui était un de ses meilleurs amis. Il correspondait avec le duc de Noailles, le cardinal Dubois, le marquis de Torcy, le maréchal d'Uxelles, l'abbé de Polignac, le marquis de Maffei, l'abbé Bignon et surtout avec Fontenelle : le prince Eugène lisait ses ouvrages.

De petite taille, Basnage avait les yeux vifs, le visage boutoné, apportant dans toutes choses une activité surprenante ; fort mêlé dans les affaires de la République et recherché de tous les ambassadeurs².

¹ Voir les lettres de Bayle mentionnées plus haut ; *La Genèse du scepticisme érudit chez Bayle*, par M. A. Deschamp, Liège, 1878, p. 212 ; les *Nouveaux Mémoires* de l'abbé d'Artigny, t. I, p. 319.

² Le président Hénault se rendit en Hollande en 1718 avec le comte de Morville, nommé ambassadeur de France à La Haye : « J'y vis (dit-il dans ses Mémoires) le ministre Jacques Basnage, ce célèbre réfugié connu par son *Histoire de l'Eglise*, par celle des *Juifs*. Jacques Basnage était un petit homme, les yeux vifs, le visage boutoné, d'une activité surprenante, fort mêlé dans les affaires de la République et recherché de tous les ambassadeurs. Son talent n'était pas la prédication où il était surpassé par

Nous venons d'essayer de donner une biographie exacte et fidèle de notre illustre réfugié: l'homme nous paraît maintenant suffisamment connu et nous croyons pouvoir affirmer que, parmi ceux qui illustrèrent le protestantisme exilé, au XVII^{me} et au commencement du XVIII^{me} siècle, Basnage, théologien, controversiste, diplomate et historien a des droits réels à être étudié et à être mis en lumière.

le ministre Saurin. Je profitais, pour m'instruire, de tous les moments que M. Basnage, qui m'avait pris en amitié, pouvait m'accorder.... » (*Bulletin de l'Histoire du protestantisme français*, t. XIII, 1864, p. 10).

CHAPITRE II

J. Basnage théologien.

Après la biographie que nous venons d'esquisser, nous pouvons dire, avec raison, que Basnage exerça son intelligence et son activité dans tous les domaines : la théologie, la controverse, la diplomatie et l'histoire lui sont également familières. Nous aurons occasion, dans le cours de cette étude, de le considérer à ces divers points de vue ; pour le présent, essayons d'indiquer quelles étaient ses opinions religieuses. Mais avant de passer à cette importante question, il nous faut jeter un coup d'œil rapide sur le monde d'alors, principalement sur les questions religieuses qui agitaient le protestantisme.

Au XVII^{me} siècle, ce dernier avait, à certains égards, perdu de sa ferveur première : le souffle vivifiant de la Réforme, ce souffle qui avait suscité tant de hardis confesseurs aux doctrines évangéliques et amené des milliers d'âmes à la foi, s'était peu à peu éteint. D'ailleurs, c'est une loi de l'histoire que les grandes ères créatrices soient suivies de périodes fortement intellectuelles et qu'à des époques d'activité féconde et de foi vivante, en succèdent d'autres remplies par les controverses et les discussions. Cette période, que l'on a désignée sous le nom de « Scolastique protestante » vit, en effet, l'attaque et la défense des doctrines des réformateurs, discussions souvent empreintes d'une violence et d'une âpreté trop dépourvues de cette charité chrétienne, qui, pleine de patience et de bonté, ne soupçonne pas le mal et supporte tout parce qu'elle espère tout. Les dogmes calvinistes, contenant la prédestination et les décrets absolus, avaient pu, au milieu de l'époque grandiose qui les avait vus naître, ne trouver aucun contradicteur et même soutenir les réformés, occupés à se défendre contre les attaques d'une religion détestée soutenue par le bras séculier. Mais lorsque la victoire fut décidée et que le protestantisme militant eut fait place

à un protestantisme intellectualiste, les études se portèrent avec ardeur sur les points dogmatiques qui venaient de diviser la chrétienté en deux mondes. Bientôt la vie se retira du dogme, la formule seule resta, formule qui aboutissait au fatalisme et à la destruction de la liberté. En effet, ce décret absolu qui prédestinait les uns au salut, les autres à la damnation, ce Dieu qui devenait l'égoïste sauveur de quelques créatures et le bourreau du plus grand nombre, portaient un coup mortel au grand principe du libre examen que nos pères venaient de conquérir au prix de tant de luttes et de tant de sang. Calvin aurait pu réduire toute son *Institution chrétienne* au simple énoncé de ce décret, qui, logiquement poussé à ses dernières limites, arrivait à un complet antinomisme. En Angleterre, les calvinistes purs disaient : « les élus ne pouvant déchoir de la grâce, ni rien faire qui soit agréable à Dieu, les péchés qu'ils commettent ne sont pas de vrais péchés et ils n'ont point à s'en repentir. » Le synode de Westminster dut repousser de telles conséquences¹. Qu'on ne s'étonne pas de voir bien des protestations s'élever contre cette doctrine ; elles étaient légitimes, bien plus elles étaient nécessaires.

Le premier qui s'éleva contre les décrets absolus fut Arminius (1560-1609). Ce dernier, ne pouvant admettre qu'il y eût de la partialité en Dieu et voulant concilier la bonté divine avec la liberté humaine, se prononça pour « l'infralapsarisme, » affirmant que la prédestination divine n'avait eu lieu qu'après la chute ; tandis que d'après les « Supralapsaires, » la chute elle-même entraînait dans le plan de Dieu. Au fond, Arminius cherchait à satisfaire à la fois les exigences légitimes de la raison et celles du cœur, en conciliant la bonté divine, l'œuvre rédemptrice et la liberté humaine.

Son opinion trouva des contradicteurs nombreux et nous voyons en 1610 le parti arminien, pour se justifier des accusations outrageantes dont il était l'objet, présenter une « Remontrance », qui peut se réduire à ces quatre articles :

1° Le décret de prédestination n'est pas absolu, mais Dieu, par un décret éternel, a résolu de sauver ceux qui croiraient en Christ et d'abandonner les autres à la perdition ;

2° Christ est mort pour tous, mais les croyants seuls sont réconciliés avec Dieu ;

¹ Chastel, *le Christianisme dans l'âge moderne*. Paris, 1864.

3° L'homme, pour recevoir la foi qui sauve, a besoin de la grâce de Christ, mais il est toujours libre de résister à cette grâce ;

4° La grâce n'est pas inamissible, les fidèles peuvent la perdre¹.

La publication de ces articles souleva une vive agitation en Hollande, au commencement du XVII^{me} siècle. Une lutte s'engagea entre les partisans d'Arminius et ceux de son adversaire Gomar : la politique de Maurice de Nassau s'empara de ces passions théologiques pour perdre son ennemi Barneveldt², dont les opinions en cette matière étaient contraires aux décisions prises par le synode de Dordrecht (1618-19), où avait été tranché le débat entre les Gomaristes et les Arminiens. Ce synode ne fut, à proprement parler, que la première étape de la question. La résistance à saint Augustin fut reprise à Saumur par le professeur écossais Caméron (1580-1626) ; lui, et après lui son disciple Amyrault (1596-1664), enseignèrent que Dieu accorde à tous les hommes une vocation au salut et une grâce universelle ; mais, comme un petit nombre de créatures seulement l'obtiennent, il s'ensuit que la faute n'en est pas à Dieu, mais à elles-mêmes qui préfèrent rester indifférentes ou incrédules. Du Moulin (1568-1658) releva le gant et fit prévaloir l'opinion contraire dans l'Académie de Sedan où il dominait³. La querelle s'étendit peu à peu dans tous les pays de la Réforme, et Genève elle-même n'y resta point étrangère. La lutte durait encore en Hollande, lorsque Basnage y arriva⁴. Il y avait à côté

¹ E. Gaujoux, *Jean Claude*, thèse, Genève, 1877.

² Les causes de la condamnation de Barneveldt sont assez difficiles à débrouiller. L'accusation d'avoir voulu livrer sa patrie à l'Espagne est évidemment fausse, et celle d'arminianisme ne fut non plus qu'un prétexte. Nous inclinons à adopter l'opinion d'Aubéry, le chargé d'affaires de France en Hollande à cette époque, opinion partagée par Sayous, d'après laquelle ce fut uniquement pour perdre Barneveldt que Maurice de Nassau prit en main la défense des non-remoutrants et fit un crime de l'opinion contraire.

³ Il y avait cependant sur cette question une tendance à l'apaisement : « Aujourd'hui les calvinistes les plus rigides, dit Bayle, ne font point de difficulté d'avouer que les cinq articles des remoutrants ne sont point des hérésies fondamentales. » Article Gomarus, rem. D.

⁴ La doctrine calviniste fut confirmée en outre par les synodes d'Alais (1620), de Charenton (1623, 1631, 1644), d'Alençon (1637), de Loudun

des Arminiens ou Remontrants et des Gomaristes, les prédestinadiens, les priscillianistes, sectes aussi intolérantes qu'absolues dans leurs sentiments.

Ce spectacle dut contribuer à fortifier chez lui la haine de l'intolérance et de l'étroitesse d'esprit. L'arrivée des réfugiés donna une nouvelle intensité au débat : un bon nombre d'entre eux, théologiens ardents et infatigables, continuèrent sur la terre de l'exil les controverses avec les théologiens catholiques. Reconnaissons avec Guizot¹ que la Réforme française fut savante et raisonnable : c'est elle qui soutint la principale lutte d'érudition et de doctrine contre l'Église romaine ; elle manqua rarement de prudence et se distingua toujours par son élévation scientifique. Elle soutint la lutte et dans son propre sein et au milieu des controversistes étrangers. L'abus d'écrits théologiques fut extrême, et l'on se fait à peine une idée des débordements d'imagination par lesquels se signalèrent certains écrivains. Ce qui profitait de tout cela, c'était le socinianisme, c'est-à-dire le rationalisme religieux².

Tel est le milieu dans lequel vécut Basnage en Hollande ; les autres pays protestants ont une physionomie qui leur est particulière, sans être sensiblement différente de celle que nous venons d'esquisser : cependant il est à propos que nous fassions une rapide excursion en Prusse et en Angleterre, afin de compléter les données nécessaires à l'intelligence de notre sujet.

Un bon nombre de réfugiés cherchèrent en Angleterre une terre hospitalière où il leur fût permis d'adorer Dieu selon leur foi : beaucoup d'entre eux prirent part aux discussions dont la Hollande était le foyer principal. L'Angleterre, depuis sa rupture avec Rome sous Henri VIII et la *loi des six articles* que lui

(1660). Pour ce dernier synode Daillé écrivait à Alphonse Turretini, en date du 10 février 1660 : « Le principal est que l'on n'a point touché à la doctrine, tous étant demeurés d'accord de se tenir fermes aux arrêtés des synodes de Dordrecht, d'Alençon et de Charenton, et d'observer à toutes rigueurs les défenses qui y sont faites de discuter ici par écrit ni de vive voix des controverses que l'on appelle *de Saumur*. » Bibliothèque publique de Genève, papiers Turretini. Inédit.

¹ Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, 1^{re} leçon.

² Bayle formule ainsi le principe fondamental du socinianisme : « Tout ce qui choque les idées de la lumière naturelle, ce qui est absolument incompréhensible, doit passer pour faux. » (*Réponse aux questions d'un provincial*, chap. LXXXVII.)

avait donnée ce prince, avait vu de nombreuses réformes s'accomplir dans son sein. L'Église avait pour base la confession de foi anglicane des quarante-deux articles rédigée par Cranmer, de concert avec un comité d'évêques et de théologiens. Plus tard, une réaction contre les doctrines réformées s'opéra avec Marie Tudor, catholique romaine prononcée, qui essaya par la violence de rétablir le catholicisme : mais cette princesse mourut bientôt, haïe de ses sujets, délaissée de son mari. La reine qui lui succéda était précisément la fille d'Anne de Boleyn, cause première du schisme entre Rome et Henri VIII. Protestante éclairée et intelligente, Élisabeth pensa qu'il était temps de fixer le terrain mobile des controverses et de satisfaire les esprits de tous les partis, par une doctrine de conciliation qu'ils pussent embrasser sans répugnance et sans hypocrisie. Elle chargea de cette tâche les évêques catholiques et les théologiens réformés, qui composèrent alors la confession anglicane des XXXIX articles, qui fut approuvée par le synode de Londres de 1562. Elle impose la croyance à un Dieu en trois personnes ; l'incarnation du Fils, sa descente aux enfers, sa résurrection ; la divinité du St-Esprit. La doctrine est un mélange confus et embarrassé des opinions de la Réforme et de celles de l'Église. Elle se déclare pour le libre arbitre et condamne Pélagé ; elle maintient les bonnes œuvres, mais croit qu'elles n'ont aucun effet méritoire avant la justification ; elle repousse la réprobation de Calvin, mais déclare la grâce indispensable. Elle nie l'infailibilité des conciles, l'existence du purgatoire, interdit l'invocation des saints et des reliques, mais impose la croyance aux sacrements, au baptême, à la messe, considérés comme des signes efficaces de la bonté divine. Elle évite de s'y prononcer sur la question de la présence réelle et déclare que l'on ne mange Jésus-Christ que spirituellement. Si, pendant longtemps, cette confession réussit à procurer une paix relative à l'Église, nous savons néanmoins qu'elle n'éteignit jamais complètement les disputes, et qu'environ un siècle plus tard elles étaient si vives sur la grâce et l'Eucharistie, que Wake, archevêque de Cantorbéry et Burnet, évêque de Salisbury, furent obligés d'écrire plusieurs brochures pour apaiser les *dissenters* et leurs ennemis. Ceux qui, par amour de la paix, ou par d'autres motifs moins avouables, en entrant dans l'Église, juraient de l'observer et faisaient le serment de croire à ses dogmes, furent en butte aux attaques des confessionnels purs et des théologiens d'outre-

mer, qui ne pouvaient approuver une semblable façon d'agir. Ces divisions avaient leur contre-coup en Hollande où l'on s'occupait beaucoup de ce qui se passait à l'étranger.

Nous avons une lettre de Basnage qui nous donne une sorte d'esquisse des discussions d'alors, en même temps qu'elle confirme ce que nous avons dit sur la droiture et la noblesse de son caractère :

« Comme je suis un théologien pacifique et tolérant, dit-il
 « à son ami Alph. Turretini, je verray avec un plaisir extrême
 « la lettre de M. l'archevêque de Cantorbéry, qui contient un
 « détail des moyens par lesquels on a apaisé les disputes sur la
 « grâce. Permettez-moi de vous dire que je ne conçois point que
 « d'un côté on laisse subsister en Angleterre la confession des
 « XXXIX articles et qu'on croie vivre et prêcher avec une
 « pleine tranquillité de conscience. Ce que j'ay l'honneur de
 « vous dire, je l'ay écrit à notre ami commun, M. l'Évêque de
 « Salisbury. J'admirois une modération que je n'avois jamais
 « trouvée que dans l'ouvrage qu'il me faisoit l'honneur de m'en-
 « voyer, car il y développe parfaitement les avantages et les
 « difficultés de chaque party, d'où il tire une conclusion de tolé-
 « rance. Cependant lorsqu'il se fait l'objection, comment on
 « peut signer de bonne foy la confession anglicane, pour jouir
 « des revenus et des dignités ecclésiastiques, il paroist que le
 « premier pas qu'on fait pour entrer dans le ministère est un
 « faux serment et il ne trouve rien dans son ouvrage qui le dis-
 « culpe, ny luy ny ses confrères, de la violation du III^{me} comman-
 « dement. Qu'on déclare sa foy et qu'on croie en faire confes-
 « sion à salut, on a raison ; mais qu'on dissimule et qu'on cache
 « sa foy par des réservations mentales, c'est ce que je crois sur-
 « tout jésuitique. S'il n'y avoit ny loix ny confessions ecclésias-
 « tiques, ou qu'on demandast la tolérance de dissentiments que
 « je crois très-permis, je serois bien éloigné de condamner ceux
 « qui veulent manger le pain des orthodoxes, pendant que dans
 « l'idée de ceux qui les nourrissent ils ne les payent qu'à cette
 « condition, parce qu'alors il y auroit une tolérance permise au
 « lieu d'une dissimulation honteuse : mais si on enseigne une
 « chose pendant qu'on en croit une autre, ou qu'on cache à
 « l'abry de quelques équivoques et de termes ambigus, son véri-
 « table sentiment, j'avoüe que je ne puis l'approuver. Pour
 « moi, je penche toujours du côté de l'équité et de la charité
 « fraternelle. Je ne crois pas qu'on puisse jamais réunir les es-

« prits sur une question qui étoit née avant le christianisme et
 « que les païens qui ignorent jusqu'au terme de *grâce*, ont agitée
 « par rapport à la Providence. Mais il faut chercher les voies de
 « douceur et de charité, autant qu'il est possible, et de toutes les
 « voies, la seule qui m'ait paru droite, est celle d'une charitable
 « tolérance qui ne violente ni l'esprit ni la conscience ¹. »

Quant à l'Allemagne, elle profita, comme l'Angleterre et la Hollande, des fautes de la politique du grand roi. A la révocation de l'Édit de Nantes, beaucoup de réformés passèrent en Prusse, où les attendait une généreuse hospitalité. L'électeur Frédéric-Guillaume, puis son fils, l'illustre Frédéric II et sa femme, la reine Sophie-Charlotte, les protégèrent et les établirent dans différentes villes. L'année 1696 vit la création d'un nouveau *Journal des Savants*, sous la direction du philosophe Chauvin ². Parmi les hommes marquants de la colonie française, citons : Jacques Lenfant, théologien savant et lettré ; le champenois Jaquelot ; Beausobre, chapelain de la reine Sophie, que Frédéric II appelait « la meilleure plume de Berlin et le plus beau génie que la persécution eût fait sortir de France ³ ; » Jacques Abbadie, écrivain éloquent et théologien habile, qui s'illustra par un *Traité de la Divinité du Christ*, lequel arracha à Pellisson la prière de Polyeucte pour Pauline : « Seigneur, dit-il dans son ouvrage posthume sur l'Eucharistie, ce n'est pas sans vous que l'on combat pour vous avec tant de force, daignez l'éclairer de plus en plus ⁴ ! » et tant d'autres, restés inconnus, qui illustrèrent par leur courage et leurs vertus les Églises françaises à l'étranger.

La Hollande, la Suisse, l'Angleterre et la Prusse reçurent le plus de réfugiés, et nous les voyons en 1710 combiner leurs efforts pour faire garantir la liberté de conscience aux réformés de France, par les clauses du traité d'Utrecht (1711) ; elles n'y

¹ Lettre de Basnage à Alph. Turretini, professeur en histoire ecclésiastique à Genève, 22 juin 1706. Inédit.

² Alph. Turretini aidait Chauvin dans la rédaction de son journal. « Je vous suis fort obligé des mémoires que vous me fournîtes dernièrement pour mon journal, et vous grossirez le compte de mes obligations envers vous, si vous avez la bonté de m'en fournir d'autres de temps en temps. » Chauvin à Turretini, 22 décembre 1696. Inédit.

³ Ch. Weiss, *Histoire des Réfugiés protestants de France*, t. I, p. 180.

⁴ A. Deschamp, *Le scepticisme érudit chez Bayle*. Bruxelles, 1877.

réussirent pas. Peut-être que ces puissances s'en consolèrent en pensant, avec de nombreux théologiens et quelques philosophes, qu'une paix générale, politique et religieuse, finirait par accorder tous les esprits et toutes les communions ; mais nous savons que cet espoir fut toujours un rêve. On tenta, en effet, de rétablir l'union entre les protestants et les catholiques. Deux moyens furent employés pour mettre fin au schisme : on essaya de la conciliation, de là les tentatives de réunion des deux Églises dont « s'entêta ¹ » Richelieu, et qui, renouvelées à la fin du siècle (1690), amenèrent entre Leibniz et Bossuet une correspondance, qui démontre que toute tentative de ce genre restera toujours vaine, à moins que le protestantisme ne se soumette à l'autorité, ce qui n'est plus une conciliation, mais une abdication ². D'ailleurs, on peut mettre en doute la bonne foi des théologiens catholiques ; les protestants, d'abord attirés par des paroles conciliantes, séduits par l'espoir d'un rapprochement, entraient en négociation, mais ils ne tardaient pas à voir l'hameçon caché sous l'appât et se gardaient de donner dans le piège. Leibniz lui-même, aussitôt qu'il eut pénétré les desseins de Bossuet, abandonna les vues syncrétistes émises dans son *Systema theologicum* : pendant que les âmes pacifiques rêvaient l'union, malgré la dissidence, les jésuites prêchaient partout la guerre au nom de l'unité ³.

Ne pouvant désormais s'entendre avec les catholiques, les protestants firent de nouveaux efforts pour s'unir entre eux : mais là encore leur espoir devait être trompé. Malgré les tentatives de réunion entre les deux Églises, luthérienne et réformée, tentatives commencées déjà au XVI^{me} siècle et continuées au XVII^{me}, les deux communions virent toujours plus s'agrandir la distance qui les séparait, jusqu'à leur complète distinction au XVIII^{me} siècle. On sait, en effet, que Mélanchthon et Calvin, demeurés, l'un à la tête de l'Église luthérienne, l'autre des Églises réformées, avaient essayé de concilier dans une formule

¹ L'expression est de Bayle, article Beaulieu.

² Le principal écueil de cette négociation fut, on se le rappelle, le refus formel de Leibniz d'adopter les conclusions du concile de Trente pour règle de foi des protestants. — Voir sur cette affaire la préface de M. Adrien de Broglie en tête de sa traduction du *Systema theologicum* de Leibniz (Paris, 1846), et la *Réformation au XIX^{me} siècle*, par M. Colani.

³ Chastel, *le Christianisme dans l'âge moderne*, p. 191.

intermédiaire les deux sentiments opposés qu'ils avaient sur la présence corporelle ou spirituelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Réunis à Francfort, ils adoptèrent que le corps de Jésus-Christ était *réellement*, quoique *spirituellement* dans la Cène, et que c'était *spirituellement* aussi qu'il était mangé par les fidèles¹. Cette formule fut acceptée par les réformés de la Suisse et de l'Allemagne, mais énergiquement refusée par les luthériens, qui s'écrièrent qu'on leur donnait des noms pour des choses, l'ombre pour le corps. Leurs docteurs, Hesshus et Westphal, combattirent avec emportement le parti de la conciliation ; sur ces entrefaites Mélanchthon mourut. Ses partisans essayèrent en vain de faire triompher en Allemagne le « crypto-calvinisme ; » mais les luthériens déjouèrent leurs projets et leur opposèrent la célèbre « formule de Concorde » qui énonçait, dans les termes les plus durs et les plus stricts, le sentiment de leur réformateur. Depuis ce moment, l'Eglise luthérienne demeura sourde aux avances que lui firent à diverses reprises les réformés de Suisse, de France, d'Ecosse et d'Allemagne : l'article de la Cène demeura le plus sérieux motif de dissentiment entre elle et les autres communions protestantes².

Vers le commencement du XVIII^{me} siècle, les tentatives de réunion furent de nouveau reprises, mais sans plus de succès³. Les discussions sur les « décrets absolus » ne purent unir ce que les querelles sur la Cène avaient séparé. On se souvient, en effet, que ce dogme, de bonne heure abandonné par Luther, mais strictement maintenu par Calvin, avait formé un des principaux murs de séparation entre leurs disciples respectifs. A mesure qu'il se mitigea ou s'effaça chez les réformés, on put concevoir l'espé-

¹ Selon Daillé, dans une lettre à Alph. Turretini, du 19 mars 1647, « les réformés payèrent les luthériens d'une équivoque et voulurent rhabiller l'affaire par deux petits mots, à savoir : *spiritualiter* et *per fidem*. » Bibliothèque publique de Genève, papiers Turretini. Inédit.

² Chastel, *le Christianisme dans l'âge moderne*, p. 79-80, *passim*.

³ Cependant beaucoup de théologiens la croyaient encore possible et l'appelaient de tous leurs vœux. « J'ai souhaité mille fois l'accomplissement d'un si beau dessein ; l'exécution en serait-elle impossible ? La gloire n'en serait-elle pas réservée à un homme aussi sage et aussi éclairé que vous ? Y aurait-il de l'imprudence et de l'indiscrétion à le tenter ? Pour moi, je sacrifierais mille vies si je les avois, pour un si beau projet..... » Duportail à Alph. Turretini, le 6 septembre 1710. Bibliothèque publique de Genève, papiers Turretini. Inédit.

rance d'un rapprochement. Déjà, à diverses reprises, les électeurs de Brandebourg, souverains calvinistes, avaient provoqué, mais sans succès, des conférences pacifiques entre les théologiens des deux communions. Devenus rois de Prusse, voyant depuis le traité de Ryswick le catholicisme toujours plus menaçant, ils redoublèrent d'efforts pour l'union protestante. Dans les nouvelles négociations nouées à ce sujet, intervinrent entre autres Leibniz, Spener, Pfaff, Alph. Turretini, ses collègues de Genève, ses amis de Suisse, enfin les chefs de l'Église anglicane. Les disputes au sujet de la Cène s'étaient calmées : on croyait que sur ce point les esprits s'étaient aussi rapprochés. On se trompait ; avec les projets d'union les disputes recommencèrent, d'autant plus vives chez les luthériens qu'ils pouvaient craindre de se voir sacrifiés par leurs princes réformés¹.

De la part des promoteurs du mouvement le désir de réunion avait pu être sincère, mais nous ne pouvons en dire autant de leurs successeurs. Ces derniers parlaient d'union, de tolérance, tout en demeurant fermement attachés à leurs communions respectives, quelquefois même ils trouvaient dans le problème religieux une matière à leur éloquence vaniteuse et à leurs déclamations oratoires. Les Réunionistes, esprits sincères, loyaux et pacifiques², se pénétraient toujours plus du sentiment qu'il fallait peut-être renvoyer pour toujours l'union tant demandée, au fond si peu désirée.

Nous citerons ici une lettre de Basnage, qui nous donne quelques détails intéressants sur cette matière :

« Quant au sujet sur lequel on travaille depuis si longtemps,
 « je le trouve inutile parce qu'il est impossible. Il est impossible,
 « parce que les théologiens ne pourroient jamais y consentir, ni
 « l'observer quand même il seroit exécuté. Etudiez l'esprit
 « humain et celui des théologiens allemands, vous conviendrez
 « sans peine qu'ils ne se tiendront jamais dans les bornes qu'on
 « leur aura prescrites. Mais de plus, on ne peut faire un accord
 « qu'à la faveur de quelques termes ambigus et de la dissimu-
 « lation qu'on auroit pour l'ubiquité. Et, je suis persuadé que
 « cela ferait une confusion dans la religion, qui nous attirerait

¹ Chastel, *le Christianisme au moyen âge*, p. 233-234, *passim*.

² Parmi eux, citons Beaulieu, qui, pendant trente ans, selon Moréri, poursuivit la réunion et Alphonse Turretini, qui, en 1720, écrivit un ouvrage dans ce but.

« les reproches triomphants de la part de nos ennemis et ne
 « nous apporteroit aucun avantage. Je ne suis point pour la
 « réunion des religions, mais pour la tolérance. Je crois que tout
 « ce qu'on pourroit faire seroit de laisser à chacun la liberté de
 « ses sentiments, et à chacun ses temples, mais de communier
 « de temps en temps les uns chez les autres, sans mêler ni accor-
 « der les articles sur lesquels nous sommes en controverse. On
 « pourroit encore commander le silence sur ces matières, et cela
 « adouciroit enfin les esprits, mais en prenant une autre route,
 « je crois qu'on travaille en vain ¹. »

Malgré tout, on continuait à parler de réunion : on parlait de
 « points fondamentaux » qui pourraient réunir les deux commu-
 nions, de grâce prévenante et efficace, amissible et inamissible :
 mais les débats s'aigrirent toujours plus et la plupart des théo-
 logiens, soit pour ne pas s'engager dans des discussions, soit
 pour d'autres motifs, ou bien cachèrent leur véritable sentiment,
 ou bien condamnèrent toute réunion, la déclarant impossible.
 Qu'on juge de l'état de la question à ce moment-là, par la lettre
 suivante : « Il n'y a personne qui souhaitast avec plus de zèle
 « une *réunion parfaite*, si je la croyais possible. Je conviens
 « avec vous de la distinction des *points fondamentaux* et non
 « *fondamentaux*, mais en laissant à l'écart, ou en s'accordant
 « avec la dernière précision, sur les bornes qu'on peut y oppo-
 « ser, je vois que cette question décidée dans un livre n'a pas
 « l'influence qu'elle devrait avoir dans la pratique.

« Je vois un grand nombre de théologiens qui veulent et sou-
 « haitent la Réunion dans leurs cœurs, et qui n'aymeroient pas la
 « paix, qui ne la souhaiteroient pas, qui ne la demanderoient pas
 « à Dieu, aux hommes et aux lois de la terre. Mais je doute, qu'en
 « se faisant honneur de leurs sentiments publics, on puisse tirer
 « une conséquence pour leurs sentiments particuliers, sur les
 « moyens d'arriver au bien auquel ils paraissent tendre. J'adopte
 « leurs sentiments ou plutôt leurs désirs ; mais on ne peut con-
 « tester qu'indépendamment des articles *fondamentaux* et non
 « *fondamentaux*, il ne reste des disputes réelles. Il y en a cer-
 « tainement sur la grâce prévenante, efficace par elle-même,
 « qui ne s'entendront jamais puisqu'elles ont subsisté si long-
 « temps : dire qu'il faut les anéantir, c'est faire passer les uns
 « dans le camp des autres, ce qu'on ne peut faire sans vio-

¹ Lettre de Basnage à Turretini, 31 décembre 1705. Inédit.

« lenter l'esprit et la conscience des uns et des autres sous le
 « prétexte de paix et d'union. Je crois la grâce efficace et pré-
 « venante, un autre croit qu'il n'y a point de décrets absolus et
 « que la grâce, présentée également à tous les hommes, peut être
 « acceptée par les uns, rejetée par les autres. Je ne décide point
 « sur le fond, ny même sur l'importance; mais obligerez-vous le
 « prédestinien à passer carrière, ou le remontrant à se sou-
 « mettre à une prédestination absolue? Le troisième moyen est
 « celui de chercher des termes équivoques, qui embrouilleront
 « les esprits de plus en plus sur une matière déjà trop épineuse.
 « Dire qu'il faudroit les calmer, c'est se répandre dans des idées
 « creuses, car il faut voir ce que les hommes peuvent et doivent
 « faire: ils ne doivent jamais démentir les sentiments dont ils
 « sont persuadés et ils ne le peuvent sans faire violence à leur
 « conscience, ce qui est injuste. Je dis la même chose sur la
 « matière de l'Eucharistie, que l'ubiquité rend plus importante
 « encore. Pardonnez-moi la liberté avec laquelle je vous parle:
 « nous convenons dans le fait à la tolérance mutuelle, et je crois
 « la pousser jusqu'au dernier degré en allant jusqu'à la commu-
 « nion réciproque et pacifique, mais l'amour de la paix demande
 « qu'on laisse à chacun la liberté de croire ce qu'il regarde
 « comme véritable¹. »

Nous pressentons déjà quel est le fond même de la théologie de Basnage, nous connaissons tout au moins la noblesse et l'élévation de son caractère ainsi que son immense amour de la paix et de la charité. Mais nous trouvons ses opinions religieuses nettement exprimées dans la délibération du Synode de Rotterdam du 24 avril 1686. Les Réfugiés venaient d'arriver en Hollande: aussitôt, sur les instances de plusieurs églises et sur la demande de quatre professeurs en théologie², on convoque un synode général, afin de s'assurer si les pasteurs³ nouvellement arrivés sont bien dans la « saine doctrine calviniste. » Nous extrayons de leurs arrêtés le passage suivant:

¹ Basnage à Turretini, le 1^{er} août 1720. Inédit.

² MM. Spanheim, Le Moyne, Gaillard et surtout Jurieu, *Bulletin de l'Histoire du protestantisme français*, t. VII, p. 427. — Le synode avait spécialement pour but de combattre les pajonistes.

³ Parmi eux, citons David Martin, Le Fèvre, Jean Rou, Daniel de Superville, E. Benoît, Samuel Basnage, Jacques Basnage, Chauffepié, Jacquelot, Chauvin (qui plus tard passa en Prusse), Albert Rotolp de la Devèze, Saurin, etc., etc.

« La Compagnie, qui a souverainement à cœur de maintenir
 « l'orthodoxie et l'uniformité de sentimens entre ceux qui sont
 « appelés parmi nous à prêcher la doctrine de vérité et de l'Évan-
 « gile de *paix*, s'étant appliquée sérieusement et religieusement
 « à examiner les justes précautions qu'elle doit prendre pour
 « fermer la porte à des innovations dangereuses, et après plu-
 « sieurs prières adressées à Dieu sur ce sujet, a arrêté, confor-
 « mément à nos anciens réglemens, de ne déclarer aucun pas-
 « teur appellable, parmi nous, qu'il ne nous ait assuré de la con-
 « formité de sentimens avec notre confession de foi en général,
 « et avec les arrêtés du synode de Dordrecht en particulier,
 « aussi bien que de sa soumission à tous les ordres de notre doc-
 « trine par une signature expresse; et, à l'égard des contro-
 « verses qui ont quelque rapport à ce qui a été décidé au synode
 « de Dordrecht et qui ont troublé le repos des églises en France
 « pendant quelque temps, mais qui depuis se sont heureusement
 « apaisées, la Compagnie exigera une promesse, mais très
 « expresse, de ne dogmatiser là-dessus ni en public, ni en par-
 « ticulier, contre ce qui est tenu dans ces provinces. Et quant
 « aux opinions pélagiennes, que quelques particuliers ont tra-
 « vaillé à introduire sous le terme de *grâce médiate*, la Compa-
 « gnie déclare qu'elle n'aura, pour de telles doctrines, aucune
 « tolérance, et enjoint aux consistoires et particulièrement aux
 « pasteurs de veiller à ce que rien de contraire à la doctrine de
 « l'Église réformée, ne soit avancé là-dessus, non seulement en
 « prédications, mais aussi en particulier; et par là la Compagnie
 « espère, sous la bénédiction de Dieu, de se décharger le cœur
 « de tout ce qui pourrait nous empêcher d'embrasser tous nos
 « chers frères qui nous sont venus de la grande Tribulation, avec
 « toute la tendresse de cœur que l'on doit avoir pour de fidèles
 « et de constans confesseurs de la vérité de l'Évangile, avec
 « qui nous avons mêlé nos larmes en les voyant arriver, portant
 « chacun sa livrée des flétrissures du Seigneur Jésus, et avec
 « qui nous espérons de mêler d'autant plus tranquillement notre
 « joie au sujet de la consolation que Dieu leur fait trouver dans
 « la généreuse protection de Nos Seigneurs les États de ces pro-
 « vinces et dans la charité de nos magistrats et de nos troupeaux,
 « que nous les regardons comme un nouveau et puissant renfort
 « de notre orthodoxie et de notre paix; ne devant rien attendre
 « que d'heureux et de favorable de ces serviteurs de Jésus-Christ,
 « qui ont eu le courage et la fidélité de tout sacrifier à l'inté-

« grité de leur foi et à la pureté du service de notre grand Dieu
« et Sauveur Jésus-Christ..... »

Suivent deux cent-deux signatures de pasteurs.

Cette pièce jette un grand jour sur la théologie de Basnage : toutefois ce calvinisme rigide, sanctionné par un synode aveugle et cruel, nous cause une impression pénible et semble mettre en contradiction Basnage, sévère partisan des doctrines calvinistes, et cet autre que nous avons trouvé toujours plein de charité et de tolérance : de sorte que nous ne voulons point nous en tenir à ce document, et nous aimons mieux nous en rapporter à lui-même qu'à une signature, qu'il a été plus ou moins obligé de mettre au bas d'un acte officiel étroit ou malveillant. Écoutons-le lui-même nous exposer ses opinions religieuses : nous les trouvons dans un ouvrage¹ qu'il écrivit pour les descendants de ces martyrs que le duc d'Albe fit périr dans les supplices.

« Les enfants naissent chez vous (dans l'Église catholique) et
« chez nous souillés du péché originel, et ils trouvent à la porte
« de l'église l'eau du baptême qui les lave, ou plutôt le sang de
« Jésus-Christ qui les nettoye. Au lieu de damner ces petites
« créatures, ou de les priver durement de la vision de Dieu ; au
« lieu d'imaginer, comme vous le faites, des baptêmes méta-
« phoriques, qui ne peuvent être de véritables sacremens, nous
« soutenons que les enfants mourants sans baptême, sont sauvés
« par la vertu de l'Alliance que Dieu a traitée avec leur Père.
« Car si l'Alliance légale sauvoit les enfans qui mouroient sans
« la circoncision, l'Alliance de grâce infiniment plus douce que
« la première doit sauver ceux qui meurent sans le baptême.
« Nous avons déjà une erreur de moins que vous... — Le grand
« péché de l'homme, c'est l'orgueil. Cette haute idée qu'il a de
« lui-même, de sa liberté, de ses forces et de tout ce qu'il fait,
« le perd. Mais nous humilions cet homme, en lui arrachant cette
« confiance qu'il a en lui-même, pour se reposer uniquement sur
« la miséricorde de Dieu et sur le mérite de Jésus-Christ. Vous
« m'avouerez qu'il est plus sûr d'aller à Dieu par l'humilité et
« par la confiance en sa miséricorde que par l'orgueil et la con-
« fiance en soi-même. Si l'homme faible et tremblant n'ose pré-
« senter lui-même à Dieu ses prières, on lui montre un médiateur,

¹ *Entretiens sur la religion*. Rotterdam, 1711, t. II. 16^{me} entretien, p. 118. C'est un ouvrage de controverse sous la forme d'un dialogue entre « un protestant et un catholique romain. »

« qui est unique à la vérité, mais c'est le Fils de Dieu qui obtient
 « par son intercession tout ce qu'il demande, et qui se charge
 « de toutes les prières de ceux qui l'invoquent avec foi. L'homme
 « a commis des péchés pour lesquels il faut satisfaire la justice
 « divine : eh bien ! nous lui montrons, à cet homme, la satisfac-
 « tion que Jésus-Christ a payée pour lui à Dieu, en mourant
 « sur la croix. Et cette satisfaction suffit, puisqu'elle est d'un
 « prix infini : au lieu que les macérations, quelques gouttes de
 « sang et la mort même du pécheur, ne peuvent délivrer d'une
 « peine infinie, puisque ces satisfactions sont imparfaites, finies,
 « et que Dieu ne les a point exigées. L'homme porte dans son
 « sein ses plus cruels ennemis : un cœur faible et corrompu,
 « des passions bouillantes ; il a fait déjà mille efforts inutiles
 « pour les vaincre, ignorant le pouvoir et l'efficace de la grâce.
 « On lui montre chez nous cette grâce victorieuse, qui opère
 « chez nous avec efficace le vouloir et le parfaire. Elle change
 « la volonté naturellement déréglée ; elle lui fait vouloir le bien
 « qu'il ne voulait pas : ensuite, cette même grâce lui donne la
 « persévérance nécessaire pour achever l'œuvre du Salut. Avec
 « le secours du Saint-Esprit, l'homme se convertit ; il cherche
 « la sanctification sans laquelle nul ne verra Dieu ; il produit
 « des bonnes œuvres, pratique toutes les vérités chrétiennes et
 « il pousse son obéissance jusqu'à la fin de sa vie. Les homma-
 « ges que l'homme régénéré rend à Dieu sont spirituels. Il n'a
 « pas besoin d'images pour soulager ou fixer sa dévotion, il n'a
 « pas besoin d'ossements ou d'habits d'un mort pour fortifier son
 « espérance et bannir la crainte du démon et de la mort. Il n'a
 « point besoin de l'intercession ou du secours des créatures
 « qu'il ne connaît presque pas, pour le soutenir dans les tenta-
 « tions et pour lui obtenir la grâce et la vie. Il va directement
 « à Dieu, il lui consacre tous les mouvements de son cœur, il lui
 « sacrifie ses passions et de tout ce qu'il a de plus cher ; il le
 « bénit et le loue à cause des grâces qu'il a reçues. Si la foi a
 « besoin d'appuis, il n'en cherche point d'autres que ceux que
 « Dieu lui a indiqués, qui sont les promesses renfermées dans
 « l'Évangile, et l'Eucharistie qui lui rappelle le souvenir des
 « souffrances de son Rédempteur, et qui lui rend cette mort
 « sensible. Ayant appris que la communion qui nous est salu-
 « taire, se fait par l'esprit, il élève immédiatement son âme à
 « Jésus-Christ ; elle s'unit à lui par la foi, elle embrasse son
 « mérite, elle embrasse sa mort ; elle fonde sur elle toute son

« assurance, sur ce corps rompu, ce sang répandu, qu'elle reçoit
 « comme un gage de l'amour de Dieu et un sceau de la rémis-
 « sion de ses péchés. On arrive à la mort en pratiquant, ainsi,
 « tous les devoirs de la religion chrétienne. Et alors quelle con-
 « fiance a l'âme fidèle qui ne se repose ni sur le mérite de ses
 « œuvres, ni sur sa propre justice, mais sur le mérite de Jésus-
 « Christ, sur une miséricorde infinie ! Quelle consolation sent
 « cette âme d'aller directement au ciel, sans passer par des
 « feux ardents, et de jouir par là de la félicité parfaite et éter-
 « nelle que Jésus-Christ a méritée et obtenue pour elle ! »

Telle est la théologie de Basnage ; c'est la doctrine calviniste présentée sous sa forme la plus noble et la plus élevée. Malgré ses écarts, elle enfanta bien des martyrs et bien des confesseurs à la Réforme, et, malgré sa rigueur et sa sévérité, elle satisfait bien des esprits qui, désirant la paix et la conciliation avant tout, y virent un moyen d'arriver à l'unité dogmatique et une barrière à opposer aux entreprises de l'Église catholique.

Ses controverses avec Bossuet vont nous le faire connaître à un autre point de vue : jusqu'ici il a consolé ses frères persécutés, relevé « ceux qui étaient tombés, » posé les vrais principes protestants dans ses ouvrages : maintenant il va jouer un rôle plus marquant et plus décisif encore. La Réforme est attaquée, il la défendra, il répondra à ses détracteurs, réfutera leurs objections, les mettra en contradiction avec eux-mêmes et proclamera, devant le monde chrétien, les vrais principes de cette œuvre immortelle.

¹ On peut comparer les opinions qu'il énonce dans ce fragment des *Entretiens* avec celles de ses Sermons de 1709, surtout dans le t. I. Voyez pour Jésus, Homme-Dieu, égal au Créateur, p. 2, 21, 67, 101, 187, 211, 235, 254, 264, 267, 317, 343, 461, 465, 467, 468, 473, 490, 491, 498 et 501. — Pour Jésus-Christ victime expiatoire, p. 25, 52, 87, 318, 356, 501. — Pour les décrets absolus de grâce et la prédestination, p. 23, 217, 444, 271. — Pour l'adorable Trinité, p. 235. — Pour le Saint-Esprit, p. 211. — Pour l'existence du démon, p. 288. — Pour les enfers, p. 7, 10, 67, 91, 539.

CHAPITRE III

J. Basnage controversiste.

Le XVII^{me} siècle brille surtout par les discussions nombreuses dont il fut le théâtre dans les domaines de la politique, de la philosophie, de la littérature et de la théologie. S'il n'y a encore que haine sourde contre l'absolutisme, néanmoins il y a lutte ouverte sur le terrain de la spéculation entre les théories politiques. Il y a lutte entre les systèmes philosophiques; il y a lutte entre les religions et jusque dans le sein de chacune d'elles; il y a lutte entre les doctrines; il y a lutte de la philosophie contre la religion et réciproquement; il y a lutte enfin dans le domaine du beau et du goût, où l'on trouve aux prises les partisans des anciens et ceux des modernes.

En théologie, le combat est engagé sur toute la ligne. Il n'est peut-être aucune époque plus fertile en controverses, plus intéressante par le nombre et la valeur des combattants, par la gravité des questions débattues. On se passionna pour ces discussions au point qu'elles devinrent affaire de mode¹, et qu'un zèle excessif conduisit à des extrémités que le bon goût et la raison condamnent autant que la charité chrétienne. La polémique entre les oracles des deux Églises, a un caractère véritablement épique; l'importance même de son objet, le nombre et la valeur des héros de cette épopée théologique, la puissance des armes employées en forment une des plus grandes choses de ce temps, où l'on en vit tant de grandes. Elle porta en majeure partie sur le véritable nœud de la question : le principe d'autorité, principe soutenu par les catholiques, combattu par

¹ « Elle (la théologie) devient trop commune, il est ridicule même que les femmes osent agiter des questions qu'on devrait agiter avec beaucoup de mystère et de secret. » *Œuvres de Saint-Evremond*, 1753, II, 119.

les protestants. C'est Port-Royal, momentanément en paix avec les Jésuites, qui lance les premiers coups retentissants. Nicole écrit un petit traité intitulé : *Perpétuité de la foi sur l'Eucharistie*, qui est réfuté par J. Claude avant même d'être imprimé et que Nicole publie en 1664 avec une réplique à Claude; celui-ci riposte en 1665 par ses *Réponses*. Bossuet en 1671 déroule magistralement son *Exposition de la foi catholique* qui contribue aux conversions des Turenne, des La Trémoille, des Dangeau, des De Lorges, des Duras, etc.... A peine a-t-elle vu le jour qu'elle est attaquée par une *Réfutation* de Brueys; mais plus tard, ce dernier rend les armes à Bossuet (1681) et il se tourne contre ses anciens coreligionnaires dans l'*Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestants* (1683). Cependant les conversions obtenues par les docteurs, celles que Pellisson achetait à prix d'argent, les mesures sévères prises par le roi contre les protestants et qui en faisaient présager de plus violentes encore, rendent la lutte de plus en plus vive. Le roi et l'assemblée du clergé de France de 1682 font des pensions à Maimbourg et à Varillas pour écrire, le premier, son *Histoire du Calvinisme*, pamphlet de courtisan avili; le second son *Histoire des Hérésies* (1686-89); mais Bayle et Jurieu (1682) réfutent Maimbourg, et Larroque répond à Varillas par des *Remarques critiques*. Jurieu, qui avait déjà écrit contre l'*Exposition* de Bossuet (1671) le *Préservatif contre le changement de religion* (1680), lui donne bientôt après une suite dans laquelle il prend Brueys à partie. Celui-ci se voit encore attaqué par Daniel de Larroque dans le *Prosélyte abusé* (1684), et, la même année, par Lenfant, qui donne des *Considérations générales sur le livre de M. Brueys*. Cette année 1684 marque l'apogée de la lutte. Nicole, qui, en 1671 avait écrit les *Préjugés contre le Calvinisme*, aussitôt combattus par J. Claude dans une *Défense de la Réformation*, écrit, en 1684, un livre intitulé : *Les prétendus réformés convaincus de schisme.....* etc. et, en 1687, son *Unité de l'Eglise*. Bossuet, enfin, en 1688 déroule majestueusement son *Histoire des Variations des Eglises protestantes*, et Basnage lui réplique par l'*Histoire de la religion des Eglises réformées* (1690). Arrêtons-nous ici, car l'ouvrage de l'évêque de Meaux marque le moment le plus solennel de cette époque grandiose et la réfutation dont il fut l'objet a illustré à jamais son auteur. Nous avons en présence, d'un côté Bossuet, le champion du catholicisme, de l'autre, Basnage, le défenseur de la Réforme. L'into-

lérance¹, la monarchie absolue², l'esclavage même trouvent leur soutien le plus solide dans Bossuet l'apôtre de l'autorité³; la tolérance, la souveraineté des peuples et la liberté sont défendues par Basnage, Jurieu et tous les protestants ennemis de l'absolutisme. D'un côté, l'évêque de Meaux, représentant l'Eglise romaine, défend adroitement le système catholique; de l'autre, Basnage soutient brillamment la cause protestante: d'un côté l'*Histoire des Variations*, de l'autre l'*Histoire de la Religion des Églises réformées*.

CONTROVERSE AVEC BOSSUET

Nous ne pouvons donner ici une analyse ni même un résumé de l'ouvrage de Bossuet: nous nous en tiendrons aux grandes affirmations qu'il pose, et aux conclusions qu'il en tire à l'aide de l'histoire, puis nous examinerons la réfutation de Basnage portant et sur les affirmations et sur les conclusions.

L'Aigle de Meaux, qui « ne craint qu'une chose, de trop faire voir le faible de la Réforme, » pose tout au commencement de son *Histoire* ce principe: « Tout ce qui varie, tout ce qui se charge de termes douteux est non seulement frauduleux, mais faux », qu'il étaye sur cette affirmation étonnante: « S'ils (les « protestants, qu'il daigne appeler ses frères) nous montrent la « moindre inconstance ou la moindre variation dans les dogmes « de l'Eglise catholique depuis son origine jusqu'à nous, c'est- « à-dire depuis la fondation du christianisme, je veux bien « avouer qu'ils ont raison et moi-même j'effacerai toute mon « *Histoire*. » — Il entre ensuite en matière et divise tout son

¹ « Je conviens sans peine du droit des souverains à forcer leurs sujets errants au vrai culte, sous certaines peines. » Bossuet, *Lettre CCXXVII*. — « Je déclare que l'on peut user de lois pénales plus ou moins rigoureuses, selon la prudence, contre les hérétiques. » Id., *Lettre CCXXVII*.

² Dans la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, Bossuet développe la théorie du droit divin des rois. Il attaquait Jurieu qui avait osé dire que la souveraineté émane du peuple (V. le 5^{me} avertissement sur les lettres de M. Jurieu). Il l'attaquait aussi pour avoir dit que l'esclavage n'est pas une institution très légitime.

³ C'est Jurieu qui a dit ce mot rapporté par Bossuet: « Le peuple est la seule autorité qui n'ait pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes politiques. » Cité par Sayous (*Études... etc.*, t. I, p. 57).

ouvrage en quinze livres ou chapitres : dans le I^{er} volume, il présente successivement Luther proclamant ses thèses et leur condamnation ; la Réforme s'emparant de l'Allemagne au milieu des querelles avec Mélanchthon ; les confessions luthériennes énoncées puis corrigées ; les excès de la doctrine luthérienne permettant la bigamie ; la Réforme en Angleterre représentée par un roi criminel comme Henri VIII, et enfin les guerres politiques soulevées par cet immense mouvement religieux. Le tome II nous montre Calvin et les confessions qu'il donne de concert avec ses amis ; la Réforme en Angleterre détruisant avec Élisabeth les actes d'Henri VIII. Il nous retrace ensuite l'histoire des Vaudois et des Albigeois qui, nés des anciennes hérésies, ont donné naissance à des sectes plus pernicieuses encore, et en profite pour « les charger de mille opprobres. » Puis il passe aux querelles entre les Églises réformées sur la substance ; les « impies et absurdes prophéties de Jurieu ; » les troubles en Hollande soulevés par la prédestination et les défenseurs du libre arbitre. Naturellement il termine par une magnifique apologie du catholicisme, dans laquelle il nous prévient officieusement que la Réforme va s'éteindre : « La Réforme doit tomber tôt ou tard, dit-il, parce que c'est un royaume désuni, divisé contre luy-même : — pendant que l'Église catholique immuablement attachée aux décrets prononcés, sans qu'on y puisse montrer la moindre variation depuis l'origine du christianisme, se fait voir une église bâtie sur la pierre, toujours assurée d'elle-même ou plutôt des promesses qu'elle a reçues, ferme dans ses principes et guidée par un esprit qui ne se dément jamais¹. »

La France catholique fut transportée de joie à la publication de cet ouvrage ; le roi félicita publiquement Bossuet, et ce dernier passa parmi ses collègues pour le plus ferme soutien de l'Église romaine. Cette gloire, ce succès étaient-ils bien légitimes ? N'y avait-il point d'ostentation dans tout le bruit qu'on faisait autour de son auteur ? A part quelques conversions, du reste préparées d'avance, il ne paraît pas que l'ouvrage de l'évêque de Meaux ait ramené beaucoup de protestants au giron de la Sainte-Mère l'Église. Nous avouons même humblement que nous sommes un peu étonné du crédit dont il a été l'objet. Ce n'est pas en nous montrant les confessions luthériennes et réformées successivement énoncées, formulées et corrigées par

¹ Bossuet, *Histoire des Variations*, t. II, p. 655.

suite des progrès accomplis dans le domaine religieux ; ce n'est pas en parcourant l'histoire des sectes nées de la Réforme, leurs contradictions et leurs querelles ; ce n'est pas non plus en nous parlant de la « malignité profonde » de Calvin, de ses dissensions avec Luther et Mélanchthon, que Bossuet nous amènera à ne pas nous contenter de la Réforme et à n'avoir pour elle que du mépris ¹, » à ne pas aimer et respecter cette œuvre si belle entre toutes et si noble qu'elle semble avoir été inspirée par Dieu lui-même. Malgré les « subtilités étudiées » de l'illustre évêque, par lesquelles il veut nous montrer que « l'Église romaine n'a jamais « varié, que dès qu'elle s'assembla elle fit un édifice immortel ! « qu'elle n'eut qu'à répéter le symbole de Nicée, une si pleine « déclaration de la vérité, pour condamner à jamais les hérésies, » tandis que nos réformateurs, au contraire, ont été obligés de faire plusieurs confessions ; malgré tout cela, on ne nous amènera pas à reconnaître que « nous avons eu honte de tant de confessions et que nous avons cherché des moyens pitoyables pour tâcher de nous en excuser ! » — Nous répondrons à Bossuet que toute variation dans la formule indique un progrès dans le dogme, et que toute variation dans le dogme proclame un progrès dans la vie. Nous avouons de grand cœur, et Bagnage avec nous, que nous avons eu plusieurs confessions soit luthériennes, soit réformées, que des sectes multiples sont nées de ces deux communions. La raison en est simple : les formules anciennes ne satisfaisant plus les peuples à cause des progrès accomplis, il en fallait d'autres plus conformes à leurs aspirations religieuses, à leur génie spirituel. D'ailleurs, les confessions n'étaient-elles pas nécessaires en face d'un monde agité, travaillé en tous sens, qui cherchait à échapper au joug despotique de l'Église romaine, et qui demandait à la Réforme une religion plus conforme au culte en esprit et en vérité que le Christ recommandait si souvent à ses disciples ? Ne fallait-il pas des formules à opposer à celles des docteurs romains, des dogmes à opposer aux dogmes catholiques, afin de délimiter en face de l'Europe attentive le monde protestant et le monde catholique, le monde progressiste et le monde rétrograde ? Sans doute, on allait à tâtons, on variait, mais on avançait dans la vérité, et le progrès d'un jour ne vaut-il pas mieux qu'une cristallisation séculaire ? Selon nous, ces variations font notre gloire : elles

¹ *Histoire des Variations. Préface.*

montrent que nous sommes restés fidèles au grand principe du libre examen que nos pères conquirent au prix de tant de sacrifices douloureux.

Tout autre que Basnage eût été intimidé par le langage si fier de l'évêque de Meaux, mais nous connaissons trop bien celui qui, au dire de Jurieu, était de tous les ministres réfugiés « le plus capable de défendre la cause des protestants, » pour admettre un instant cette supposition. Une nouvelle édition¹ de l'*Exposition* venait de paraître, corrigée en plusieurs endroits par l'auteur lui-même : Basnage l'attaque aussitôt sur ce point, avant d'en venir directement à l'*Histoire des Variations* : « Ce « prélat, dit-il, avait bâti sa réputation sur l'*Exposition de la foi* « *catholique*, mais comme s'il était las de la gloire que ce premier ouvrage lui a produite, il vient aujourd'hui de la détruire « par son *Histoire des Variations*. On s'est trop hâté de répondre à cette *Exposition*², M. de Meaux suffit contre lui-même. » Puis considérant les altérations que ce prélat fait subir à son ouvrage, se fondant sur le principe que « tout ce qui varie, tout « ce qui se charge de termes douteux est non seulement frauduleux mais faux, » il en conclut que puisque l'*Exposition* a varié elle est fausse.

Après cela il s'attache à réfuter les assertions de son adversaire en lui montrant que l'Église romaine, *cet édifice immortel*, avait varié, qu'il péchait par sa base, et même s'était en partie écroulé. A cette affirmation extraordinaire, dictée sans doute par l'orgueil gigantesque de ce prélat, « si nos adversaires nous « montrent la moindre inconstance ou la moindre variation dans « les dogmes catholiques, depuis son origine jusqu'à nous, c'est-à-dire depuis la fondation du christianisme, je veux bien avouer « qu'ils ont raison et moi-même j'effacerai toute mon *Histoire*, » — Basnage répond avec sa dialectique fine, serrée, imperturbable : « Mais il serait aisé de le convaincre par un nombre « presque infini de preuves. On ne sait pas encore quelle est la « doctrine de l'Église romaine sur la justification et la grâce, « car elle varie à tous momens. Les décisions du concile de « Trente sur cette matière sont si douteuses, que deux théolo-

¹ Malgré tout ce qu'en peut dire Michaud (*Biographie universelle*), Bossuet donna une 2^{me} édition corrigée de son *Exposition*.

² Allusion à Jurieu qui avait répondu à l'*Exposition*, par le *Préservatif contre le changement de religion* (1680).

« giens qui avaient aidé à les faire soutinrent dans la suite deux
 « sentimens opposés, et même ils dédièrent leurs ouvrages au
 « concile, prétendant l'un et l'autre qu'il leur était favorable!
 « Les décisions d'Innocent X, d'Alexandre VII et des conciles
 « de l'Église gallicane tenus par Hincmar contre Gothesalc sur
 « la prédestination et la grâce, sont incontestablement opposés
 « au concile d'Orange, dont les canons sont estimés les plus
 « beaux et les plus excellens de toute l'antiquité. On n'a pas
 « toujours cru qu'il fallût adorer les Images, puisque l'Église
 « des premiers siècles regardait la peinture comme un art infâme
 « et que les évêques déchiraient un voile dès le moment qu'ils y
 « voyaient la figure d'un homme, comme de J. C. ou d'un saint.
 « Le concile de Constantinople condamna ce culte, le second
 « concile de Nicée le rétablit. A peine les canons de ce dernier
 « concile furent-ils publiés, que Charlemagne en convoqua un
 « autre à Francfort, où tous les prélats des Gaules ordonnèrent
 « qu'ils seraient cassés. Le concile de Trente a changé encore
 « une fois la doctrine de l'Église en confirmant les décisions de
 « Nicée : je m'arrête,.... Il ne faut pas s'étendre sur ces exem-
 « ples qui sont sensibles; Flacius Illyricus¹ en a produit un grand
 « nombre dans un ouvrage qu'il a composé sur cette matière.
 « M. de Meaux ayant lu ce traité pouvait se dispenser d'écrire
 « son *Histoire*, ou de l'effacer après l'avoir écrite, s'il voulait
 « tenir la promesse qu'il nous fait.

« Il fallait au moins savoir ce qui rend une variation crimi-
 « nelle avant d'en écrire l'histoire. Il fallait en établir les règles
 « et les observer inviolablement après les avoir établies, au lieu
 « qu'il semble qu'il les a parfaitement ignorées. 1° Il y a une
 « règle de foi à laquelle il faut être inviolablement attaché sans
 « jamais varier, c'est l'Écriture sainte. L'histoire de M. de
 « Meaux ne roule point sur ces variations qui seraient incontes-
 « tablement criminelles. 2° Il faut qu'une variation soit dans les
 « dogmes et non pas dans les termes, ni dans la méthode diffé-
 « rente de les défendre; car on est toujours maître des expres-
 « sions de la qualité des termes dont on se sert pour la défense:
 « M. de Meaux a violé mille fois cette règle. Quelques termes
 « changés dans les différentes éditions de la confession d'Augs-
 « bourg, qui signifient la même chose, lui suffirent pour faire de

¹ Flacius Illyricus (1520-1575), élève de Luther et de Mélanchthon, allusion à ses *Centuries de Magdebourg*.

« longues déclamations. 3° Une variation doit rouler sur le fond
 « des dogmes importants et qui soient essentiels à la religion.
 « L'ancienne Église a changé ses cérémonies et sa doctrine
 « sur la communion des petits enfants, M. de Meaux voudrait-il
 « conclure de là que c'est une fausse Église ? 4° Il faut qu'une
 « variation soit approuvée par l'Église : les sentiments des par-
 « ticuliers n'ont point une influence générale pour rendre une
 « religion fausse ou véritable : cette seule remarque détruit
 « quatre livres entiers de M. de Meaux. » — Puis, abordant les
 raisons principales pour lesquelles on varie, il ajoute : « On
 « peut encore remarquer les différents motifs qui causent une
 « variation et qui servent à la rendre plus ou moins criminelle.
 « On varie par des intrigues mondaines et par obéissance : c'est
 « ainsi que l'Église gallicane qui avait, il n'y a pas longtemps,
 « des sentiments outrés sur l'infailibilité du pape et de son au-
 « torité sur le temporel des rois, les a changés quand le roy lui
 « a témoigné que tel était son bon plaisir. On change par in-
 « térêt, comme lorsqu'on a imaginé le Purgatoire, inconnu
 « aux anciens, et qu'on a établi les messes pour les morts, qui
 « sont des mines abondantes d'or et d'argent pour l'Église.
 « On change par nécessité quand on se trouve forcé par
 « quelque objection pressante ; enfin on varie par amour de la
 « paix. »

Jusqu'ici Basnage avait usé d'une logique fine et serrée, combattant Bossuet par ses propres arguments ; mais, à ce moment, son vieux et noble cœur de proscrit se réveille, le dialecticien fait place au chrétien, et sous l'impression de l'amer souvenir des persécutions endurées par ses frères, il ajoute avec une ironie tempérée par la douleur :

« Cette *Histoire des Variations* parut trop tard : Dieu, qui,
 « à ce qu'on dit, en inspira le dessein, il y a plus de dix ans,
 « devait en hâter l'exécution, ou plutôt il devait hâter l'exécu-
 « tion de la mission dragonne qui rend son inspiration inutile.
 « Le triomphe de M. de Meaux aurait été plus glorieux et plus
 « sûr si M. de Meaux avait combattu seul. Mais aujourd'hui de
 « quel usage sont tous ses raisonnements ? C'est conduire une
 « armée dans un champ de corps morts où il n'y a plus personne à
 « combattre.... Les protestants de Suède, d'Allemagne ne se
 « convertiront pas par un livre qu'ils n'entendent point. Il n'y
 « a plus de réformés en France..... Ainsi cette *Histoire* n'est à
 « présent d'aucun usage !

« Ce gros livre peut être réfuté par un seul raisonnement.
 « Nous avons la même religion que nos pères ont établie : nous
 « retenons tous les articles essentiels de la Réformation, il est
 « donc impossible que nous ayons varié. Nous disons avec Cal-
 « vin que le sacrifice de la messe détruit celui de Jésus-Christ,
 « que la transsubstantiation est impossible, puisque le corps de
 « Jésus-Christ, renfermé dans le ciel, ne peut plus être sur la
 « terre; que c'est une idolâtrie d'adorer les dons à la place de
 « celui qui les fait; que c'est donner des lois contraires à celles
 « de Dieu et combattre contre lui que de retrancher la coupe
 « au peuple; qu'on est idolâtre quand on rend aux images un
 « honneur divin; enfin que c'est la grâce qui nous convertit et
 « la miséricorde seule qui nous sauve. Voilà une démonstration
 « à laquelle on ne peut répondre que l'une de ces trois choses :
 « 1° que ce ne sont pas là les dogmes essentiels qui nous sé-
 « parent de l'Église romaine : ce qui est évidemment faux;
 « 2° que Calvin ne les a pas enseignés, mais ils se trouvent
 « dans son *Institution* dès le commencement de la Réforma-
 « tion; 3° ou bien que nous ne les enseignons plus, ce qu'on ne
 « prouvera jamais. Ainsi, le livre de M. de Meaux est double-
 « ment inutile. Que de travaux et de sophismes perdus ! »

Basnage part ensuite de là, examine les quinze livres de Bos-
 suet, remet sous leur vrai jour les faits exagérés à plaisir par ce
 prélat; il le suit dans le dédale de l'histoire de toutes les sectes
 réformées, montre leur unité réelle, leur foi inébranlable aux
 « dogmes fondamentaux » posés par les Réformateurs, et dé-
 montre la nécessité absolue des confessions, leurs divergences à
 cause du génie et du caractère particuliers des pays de la Ré-
 forme, et les corrections amenées par les progrès accomplis dans
 le domaine religieux. Puis, il s'arrête un moment au milieu de
 ses raisonnements, et, comme blessé lui-même par les accusa-
 tions imméritées que Bossuet avait lancées contre Calvin (dans
 son deuxième volume), il s'écrie : « Faut-il le dire encore une
 « fois?... c'est M. de Meaux qui cache malicieusement son poi-
 « son afin de le répandre plus facilement; qui évite les termes
 « durs de peur d'aigrir contre lui l'esprit des lecteurs, pendant
 « qu'il calomnie et qu'il noircit non seulement les grands hom-
 « mes, mais les Sociétés entières par des accusations dont il est
 « impossible qu'il n'ait pas senti la fausseté ¹. »

¹ *Histoire de la religion des Églises réformées*, t. II, p. 1491.

Il continue ensuite, montre par les données de l'histoire que l'unité de l'Église romaine n'est point réelle, qu'elle a voulu combattre ses contradicteurs par le dogme de l'infailibilité, sans y réussir. Il termine en protestant de la conformité de la Réforme avec les enseignements apostoliques et de la légitimité de sa séparation d'avec Rome : « Si on remonte un peu plus haut, « dit-il en terminant son ouvrage, on trouve des docteurs oppo- « sés à d'autres docteurs, des écoles condamnant d'autres éco- « les, des papes qui détruisent ce que les autres ont bâti, des « conciles qui font des décisions contraires, et l'infailibilité n'a « pu apporter aucun remède à ce mal qui dure depuis plusieurs « siècles. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les in- « novations de cette Église qui est dans une perpétuelle opposi- « tion avec celle des premiers siècles : au lieu que l'Écriture « fait le fondement de notre foi, que nous la suivons pas à pas, « ce qui nous rend conformes, dans nos cérémonies aussi bien que « dans nos dogmes, aux premiers successeurs des apôtres, et fait « voir en même temps la vérité de notre religion et les justes « raisons que nous avons de demeurer séparés de l'Église ro- « maine¹. »

Telle est la manière dont Basnage répondit à Bossuet; sans doute ce dernier ne s'attendait point à trouver un adversaire aussi redoutable; et cette dialectique nerveuse, savante, implacable dut étonner l'éminent prélat. Désireux de cacher sa défaite et toutefois devenu prudent, voyant qu'il avait à faire à un homme qui ne se laissait pas prendre au change, battu sur le terrain religieux, il attaqua Basnage sur le terrain politique. Dans sa *Défense de l'histoire des Variations contre M. Basnage*, il essaya de prouver l'illégitimité du calvinisme et son peu de conformité avec « la véritable religion, » puisque les synodes protestants autorisaient les prises d'armes des sujets contre leurs souverains. Mais Basnage ne devait même pas faire justice d'une semblable imputation; réservant ses derniers coups pour plus tard, ayant démontré la raison d'être et la légitimité de la Réforme, il se prépara, en silence, à attaquer le prétendu successeur de saint Pierre et à demander compte à Clément XI des troubles, des divisions de son Église infailible, aussi bien que de ses condamnations et de ses anathèmes illégitimes. C'est ce que nous essayerons d'examiner dans la controverse janséniste.

¹ *Histoire de la religion des Églises réformées*, t. II, p. 1637.

CONTROVERSE JANSÉNISTE

Le jansénisme fut une des tentatives, faites au XVI^{me} siècle et poursuivies au XVII^{me}, pour réformer le catholicisme.

Nous en dirons quelques mots pour l'intelligence de notre sujet. On se rappelle que, vers la fin du XVI^{me} siècle, quelques docteurs catholiques s'étaient repris d'ardeur pour saint Augustin. Armé des principes de ce Père, Michel Baius, professeur à Louvain, avait combattu la dévotion mécanique et la morale relâchée du temps. Les Jésuites, unis aux Franciscains, avaient obtenu contre lui une sentence de la Sorbonne confirmée par le Saint Siège. Le jésuite portugais Molina avait voulu concilier les deux partis par une formule ambiguë qui, en réalité, contredisait la doctrine augustinienne. Tous en avaient appelé à Rome qui s'était bornée à commander le silence sur cette matière¹. Corneille Janssen, ou Jansénius (1585-1638), qui donna son nom à la querelle, vint la ranimer avec son *Augustinus*, « qui, cependant, devait sauver le monde². » Il mourut avant d'avoir pu le publier, de sorte qu'il fut obligé de laisser ce soin à son ami Réginald Lamée, abbé de St-Cyran, avec la recommandation expresse de le faire d'abord approuver par le souverain pontife. On ne tint aucun compte de sa volonté, et Jansénius, « cet enfant obéissant de l'Église se trouva être le fauteur d'une dispute qui agita l'Église pendant plus d'un siècle³ ! » Dans son ouvrage, Jansénius attaquait les jésuites et Molina; le docteur de Louvain détruisait la notion de grâce admise par l'Église catholique; il n'attribuait à cette grâce qu'une action secondaire, prétendant que le libre arbitre de l'homme donnait au secours divin sa force véritable et son efficacité par son accession volontaire, de sorte qu'il combattait l'Église qui proclame la grâce comme principe de la force du libre arbitre. Le livre de Jansénius portait un coup très rude à la doctrine de prédilection des jésuites, de là la violence avec laquelle ils lui firent la guerre. Ne pouvant attaquer directement la doctrine augus-

¹ Chastel, *le Christianisme au moyen âge*. Paris et Lyon, 1864, *passim*.

² Sainte-Beuve, *Port Royal*, t. II, p. 93.

³ *Les Provinciales de Pascal* avec un Précis historique, par Louandre. Paris, 1865, p. 7.

tinienne, ils prétendirent que le docteur de Louvain accordait tant à la grâce, qu'il détruisait le libre arbitre, et qu'il imposait à l'homme une nécessité absolue sous le nom de « grâce efficace. » Ils prétendirent trouver dans son livre cinq propositions qu'ils firent dénoncer par l'ancien jésuite Cornet à la Faculté de théologie, et dont ils poursuivirent la condamnation à Rome. Voici les cinq propositions :

« 1° Quelques commandements de Dieu sont impossibles à des
« hommes justes qui veulent les accomplir, et qui font, à cet
« effet, des efforts selon les forces présentes qu'ils ont ; la grâce
« qui les leur rendait possible leur manque ;

« 2° Dans l'état de nature tombée, on ne résiste jamais à la
« grâce intérieure ;

« 3° Dans l'état de nature tombée, pour mériter ou déméri-
« ter, l'on n'a pas besoin d'une liberté exempte de nécessité ; il
« suffit d'avoir une liberté exempte de coaction et de con-
« trainte ;

« 4° Les semi-pélagiens admettaient la nécessité d'une grâce
« prévenante pour toutes les bonnes œuvres, même pour le com-
« mencement de la foi ; mais ils étaient hérétiques en ce qu'ils
« pensaient que la volonté de l'homme pouvait s'y soumettre ou
« y résister ;

« 5° C'est une erreur semi-pélagienne de dire que Jésus-
« Christ est mort et a répandu son sang pour tous les hommes. »

Innocent X condamna les cinq propositions, les déclarant « hérétiques et blasphématoires. » Port-Royal qui, dès le commencement, avait pris parti contre les jésuites, adhéra à cette condamnation, mais prétendit « qu'elles n'étaient point dans Jansénius, dans le sens où le pape les avait condamnées. » Les jésuites répliquèrent qu'elles étaient fort bien dans Jansénius ; on leur répondit avec une science et une logique qui les désespérèrent et les firent changer de tactique. Ils intriguèrent à Rome et obtinrent une décision d'après laquelle les cinq propositions étaient dans l'*Augustinus*. De quelle valeur était cette décision ? — voilà la question qui pendant un siècle bouleversa l'Église catholique ; et pour quel motif la cour de Rome la prit-elle ? — c'est fort difficile à savoir. Quoi qu'il en soit, Alexandre VII décida que l'on signerait un *formulaire*, dans lequel on reconnaîtrait que les cinq propositions étaient bien dans Jansénius. Port-Royal avait adhéré, comme nous l'avons dit, à la décision doctrinale d'Innocent X. On appela cette question doctrinale

question de droit; quant à l'attribution des cinq propositions à Jansénius (ce qu'on appela *question de fait*), Arnaud et ses amis refusèrent d'y adhérer *purement et simplement*. Leur raison était que le pape et l'Église elle-même n'étaient pas infaillibles dans les décisions, qui avaient pour objet *un fait non révélé*. L'infailibilité de l'Église, disaient-ils, est une infailibilité de témoignage; elle constate la foi révélée et reçue catholiquement dans la société chrétienne. Mais un fait qui n'est point révélé est en dehors de la sphère chrétienne où son infailibilité peut s'exercer. Sur ces entrefaites (1656-57), Pascal lançait ses immortelles *Provinciales*. La plus grande partie du clergé de France et des théologiens admirent cette doctrine, jusqu'au commencement du XVIII^{me} siècle. A cette époque, les jésuites obtinrent la bulle *Vineam domini* pour faire décréter l'autorité pontificale dans les *faits* du genre de Jansénius. Le pape n'osa pas donner cette décision; mais comme il parlait dans sa bulle d'une manière ambiguë, quelques écrivains, et en particulier Fénelon, inventèrent le système de l'infailibilité dans les *faits* dits *dogmatiques*, système admis ensuite par plusieurs théologiens. Bossuet se rangea du côté de Port-Royal et engagea même Arnaud à écrire contre Malebranche.

C'est à cette époque que parut le livre du P. Quesnel de l'Oratoire : *Réflexions morales sur le Nouveau Testament*. Jusqu'en 1699, on n'y vit point de jansénisme et pourtant les jésuites, qui en voyaient partout, étaient d'autant plus portés à en apercevoir dans le livre du P. Quesnel. Ils élevèrent pour la première fois cette accusation en 1699, au moment où Noailles se disposait à donner pour son diocèse de Paris une nouvelle édition du P. Quesnel, comme il l'avait fait pour son ancien diocèse de Châlons. Ils intriguèrent de nouveau à Rome et firent tant et si bien qu'en 1708 Clément XI, pape qui se piquait cependant d'éloquence et de bel esprit, en censura cent une propositions¹.

¹ Amelot, ambassadeur de France à Rome, chargé de solliciter la condamnation des *Réflexions morales sur le Nouveau Testament* du P. Quesnel, demandait au pape, après l'avoir obtenue, pourquoi elle portait précisément sur cent une propositions : « Que vouliez-vous que je fisse, répondit le pontife. Le P. Michel Le Tellier avait dit au roi qu'il y avait dans ce livre plus de cent propositions censurables; il n'a pas voulu passer pour menteur : on m'a tenu le pied sur la gorge pour en mettre *plus de cent*; je n'en ai mis qu'une de plus. » Lacretelle, *Histoire de France pendant le XVIII^{me} siècle*, t. I, p. 36.

Les jansénistes se rallièrent autour du P. Quesnel ; mais Michel le Tellier, abusant de la vieillesse et de l'ignorance du grand roi, lui persuada qu'il serait agréable à Dieu en condamnant des hérétiques. En 1709, Port-Royal fut rasé, les « solitaires » dispersés ; enfin, pour mettre fin à des troubles qui n'étaient point sans danger, Louis XIV exigea et obtint du Saint Siège la bulle *Unigenitus* (1713) qui souleva la plus vive agitation. La mort de Louis XIV laissa un moment de répit aux jansénistes ; ils en appelèrent à un concile général ; mais ni Dubois, ni Fleury, qui convoitaient la pourpre romaine, n'étaient disposés à les aider. Le gouvernement soutint la bulle, força le Parlement à l'enregistrer et les principaux « appelans » à s'exiler. Le reste du parti se lança dans les miracles de la sainte épine, les guérisons du cimetière saint Médard, les inspirations des convulsionnaires, où il aurait été promptement écrasé sous le ridicule, si l'affaire des « billets de confession, » si imprudemment soulevée par l'archevêque de Paris, n'était venue lui rendre une faveur passagère. Il fallut toute la prudence de Benoît XIV pour conjurer le schisme.

Basnage avait suivi le cours de tous ces irritants débats avec la finesse de pénétration qui lui était habituelle. Cette Église gallicane dont les membres étaient en guerre les uns contre les autres, ces docteurs opposés à d'autres docteurs, ce pape fulminant l'anathème du haut de sa chaire apostolique contre ses prélats, tout ce trouble enfin, devaient montrer bien clairement aux réfugiés la légitimité de leur séparation d'avec Rome, et combien était vaine la prétendue unité de cette Église infallible. Si Basnage avait répondu à Bossuet quelques années plus tard, il aurait pu lui signaler dans son *Histoire* un plus grand nombre de faits démontrant « les variations infinies de son édifice immortel. » Déjà en 1714 nous le voyons publier ses *Réflexions désintéressées sur la Constitution du pape Clément XI qui condamne le N. T. du P. Quesnel*, où il tâche de prouver que « l'unique ressource des Jansénistes est de passer sur le ventre de Jansénius pour se mettre à couvert sous l'autorité de saint Paul, qui seule peut les sauver ¹. » Une année après, il publie : *L'unité, la visibilité, l'autorité de l'Église et la vérité renversées par la Constitution Unigenitus et par la manière dont elle est reçue*, où il montre que les Jansénistes sont obligés d'admettre les sentiments

¹ *Annales des Provinces-Unies*, t. II. Préface par Le Vier.

des réformés sur l'unité, la visibilité et l'autorité de l'Église, ou de renoncer à la vérité en acceptant la Constitution. Mais son troisième ouvrage sur ce sujet nous a paru le plus intéressant ; il a pour titre : *De l'état présent de l'Église gallicane* ¹. Nous y trouvons la même dialectique fine, serrée, imperturbable que nous avons pu remarquer dans ses autres ouvrages de controverse. Il nous trace d'abord un tableau des désordres causés par la bulle *Unigenitus* ; puis il se pose dix-neuf questions qu'il appelle *cas de conscience*, où il examine si les sacrements administrés par les prêtres « appelans » anathématisés sont valables ; si la neutralité en matière de religion est permise ; si la séparation faite par la bulle de Clément XI est juste, etc... Dans ces diverses questions Basnage se range du côté des « appelans » dont il montre les croyances « en conformité avec celles des réformés. » Mais ce qu'il y a de plus piquant dans son ouvrage, ce sont les preuves par lesquelles il démontre à Clément XI qu'il a prêché dans ses Homélies ce qu'il a condamné dans sa bulle ; il l'attaque sans ménagements et nous fait un tableau peu flatteur du prétendu successeur de saint Pierre : « On pardonnerait, dit-il, plus
« aisément à Clément XI les défauts de sa conduite et de sa po-
« litique, s'il avait une foi pure qui ne se démentit jamais ; mais
« après avoir condamné solennellement plus de cent proposi-
« tions, il enseigne les mêmes dogmes qu'il vient d'anathématiser, et rétablit dans ses *Homélies* ce qu'il proscriit dans sa
« *Constitution*. Plus jaloux de la pureté du style et de la beauté
« d'une phrase latine que de la foi, il court après des mots, et,
« pour coudre ensemble quelques passages de saint Léon, il
« abandonne ses propres sentiments et sa religion. » Il prend alors quelques propositions condamnées, et montre que le pape les a prêchées même « plus fortement » que le P. Quesnel ; il cite les propositions VI, VII, VIII : « Quelle différence, ô mon
« Dieu, disait le P. de l'Oratoire, entre l'Alliance judaïque et
« l'Alliance chrétienne ! L'une et l'autre ont pour condition le
« renoncement au péché et l'accomplissement de votre Loi ; mais
« là, vous exigez du pécheur en le laissant dans sa puissance ;
« ici, vous lui donnez ce que vous lui ordonnez, en le purifiant

¹ Ces trois ouvrages sont sans nom d'auteur ; son biographe Le Vieu nous dit « qu'il était entré *incognito* dans l'affaire de la Constitution ; » c'est peut-être la raison pour laquelle il n'a pas voulu livrer son nom à la publicité.

« par votre grâce. Quel avantage y a-t-il pour l'homme dans une
 « Alliance où Dieu le laisse à sa propre faiblesse, en lui imposant
 « sa Loi ! Mais quel bonheur n'y a-t-il point d'entrer dans une
 « Alliance où Dieu donne ce qu'il demande de nous ! Nous n'ap-
 « partenons à la nouvelle Alliance qu'autant que nous avons
 « part à cette nouvelle grâce qui opère en nous ce que Dieu nous
 « commande. » Basnage, du même avis que le P. Quesnel, mon-
 tre que ces propositions sont conformes aux Homélies de Clé-
 ment XI, à l'Écriture sainte et à la tradition : « Nous commen-
 « çons la conformité par les sentiments du pape, parce qu'ils
 « sont si parfaitement semblables à ceux qu'on a condamnés,
 « qu'on a été obligé de tronquer la sixième proposition afin de
 « dérober cette vraisemblance aux yeux du lecteur. On a sup-
 « primé ces paroles qui méritent un anathème encore plus ful-
 « minant : *Vous le faites, ô mon Dieu, en gravant votre Loi*
 « *dans son cœur et en l'unissant à vous dans votre Fils*, et on
 « l'a fait parce que le pape dit non seulement que *c'est Dieu qui*
 « *met la crainte dans nos cœurs*, mais que Jésus-Christ s'est
 « chargé de nos infirmités afin qu'il insère au dedans de nous
 « *ce qui est de lui*, et qu'il prenne en sa faveur ce qui est de
 « nous, afin de le guérir. S'il y a quelque différence entre le
 « P. Quesnel et le pape, c'est que ce dernier parle plus forte-
 « ment que l'autre » (p. 187, 188).

De là, il prouve que les propositions sont conformes à l'Écri-
 ture sainte et à la tradition, en s'appuyant sur la prédestination
 particulière qu'il trouve dans saint Paul, et en invoquant le té-
 moignage des Pères.

Cette démonstration l'amène à parler de la grâce *prévenante*
et efficace. Le P. Quesnel avait dit : « La grâce de Jésus-Christ est
 « une grâce souveraine, sans laquelle on ne peut jamais confes-
 « ser Jésus-Christ et avec laquelle on ne le renie jamais. La
 « grâce est une opération de la main toute-puissante de Dieu
 « qui commande et qui fait tout ce qu'il commande. Quand Dieu
 « veut sauver une âme et qu'il la touche de la main intérieure
 « de la grâce, nulle volonté humaine ne lui résiste. Il n'y a point
 « de charmes qui ne le cèdent à ceux de la grâce, parce que rien
 « ne résiste au Tout-Puissant. La vraie idée de la grâce est que
 « Dieu veut que nous lui obéissions et il est obéi ; il commande
 « et tout se fait ; il parle en maître et tout est soumis ¹. »

¹ Propositions IX, X, XI, XIII, XVI, XX.

« Puisque le pape, ajoute Basnage, se regarde comme le plus
 « fidèle dépositaire de la tradition, il ne sera pas fâché que nous
 « le mettions à la tête des auteurs que nous citerons ; qu'il
 « prenne la peine de relire sa quatrième homélie, il y trouvera
 « ces paroles : Que la main toute-puissante de Dieu qui com-
 « mande à la mer et aux vents, qui a soutenu l'un de ses apôtres
 « sur les flots, de peur qu'il n'enfonçât, se glorifie en nous, puis-
 « que cette main seule peut empêcher que nous ne périssions,
 « nous qui sommes venus au haut de la mer pour obéir à sa voix
 « divine. Cette main est puissante pour faire des pierres autant
 « d'enfants à Abraham ; c'est elle qui a fait de Saul un saint
 « Paul, et de Simon un Pierre, c'est-à-dire d'un persécuteur des
 « chrétiens elle a fait le prédicateur des vérités évangéliques, et
 « d'un pauvre pêcheur, le souverain pasteur du genre humain ¹. »

« On voit premièrement ici, continue Basnage, *la main puis-*
 « *sante et la droite toute-puissante de Dieu*, à qui les pierres
 « même ne peuvent résister et qui fait tout ce qu'elle veut.
 « Comment le pape ose-t-il condamner dans le P. Quesnel ce
 « qu'il prêche lui-même aux cardinaux, car c'est la même
 « expression de droite ou de *main toute-puissante qui seule fait*
 « *tout*, et c'est la même pensée ! Le pape ne rougirait-il pas s'il
 « relisait son sermon et qu'il le confrontât avec la Constitu-
 « tion ! » (p. 97).

De là Basnage, passant à la notion de « grâce irrésistible » que le pape prouvait dans son homélie, termine par ces mots :
 « Tout cela démontre que ce n'est pas lui qui a fait la Constitu-
 « tion ou bien qu'il ne croit pas ce qu'il enseigne. »

Ensuite notre habile controversiste passe en revue la foi ; l'état de l'homme pécheur ; la défense de lire la Bible, faisant remarquer que le pape n'est pas si jaloux de ses Homélies, « puisqu'il les fait traduire en grec, en italien, en prose et en vers, » et sur la nature de l'Église ; il termine par ces mots :
 « La conformité des propositions avec les textes de l'Écriture,
 « de la tradition et des pontifes, fait voir que la condamnation
 « est injuste, et comme elle roule sur des questions très impor-
 « tantes au salut, « les appelans » sont autorisés à se séparer de
 « ceux qui la défendent contre les Apôtres et les Pères ; ou du
 « moins ils peuvent être tranquilles malgré la séparation que le
 « pape a fulminée contre eux. »

¹ Clément XI, *Homélies*, 4^{me} hom., p. 21. Anno 1702. Cité par Basnage.

Selon Basnage, la seule issue pour sortir de cette crise religieuse, qui menace d'aboutir à un schisme, serait de convoquer un concile national. « C'est le remède unique, prompt, sûr, légitime
 « et nécessaire ; il serait prompt, car il est aisé d'assembler un
 « concile d'évêques d'un même royaume ; il serait sûr, parce
 « qu'on ne dépendrait point des théologiens étrangers imbus de
 « principes, ou, comme on dit aujourd'hui, de *chimères et de fa-*
 « *bles ultramontaines* ; légitime, car personne n'oserait en con-
 « tester le droit ; nécessaire, parce qu'il est temps de remédier
 « aux maux intérieurs par un remède d'éclat. Ce concile anéan-
 « tirait, par des explications claires et nettes, ce grand nombre
 « d'erreurs dont la Constitution est farcie. Si, en attendant, le
 « pape veut se séparer de l'Église, qu'il se sépare lui-même et
 « qu'il demeure séparé. »

Telle est la solution que propose Basnage ; Benoît XIV devait en trouver une autre.

Nous avons essayé de montrer la force et la netteté des arguments de notre illustre proscrit dans la controverse. Considérons-le maintenant dans ses rapports avec ses frères persécutés, aigris par des souffrances imméritées, et peut-être disposés à prendre les armes contre leur patrie sur les conseils perfides d'un prêtre intrigant. Son beau et noble caractère va nous apparaître, une fois de plus, dans toute sa grandeur.

CHAPITRE IV

J. Basnage diplomate.

Voltaire a écrit que Basnage était plus propre à être ministre d'État que d'une paroisse¹. Selon nous, l'auteur de l'*Histoire de la religion des Églises réformées* fut un diplomate habile et un homme d'État distingué, non moins qu'un théologien sincère et un controversiste érudit.

Heinsius et Van Haren qui l'avaient appelé à La Haye lui confièrent plusieurs missions importantes dont il s'acquitta avec honneur. Recherché de tous les ambassadeurs, ami du Grand-Pensionnaire, dirigeant les églises wallonnes de la Hollande, Basnage avait une autorité immense. Les conférences de Gertruydenberg venaient de s'ouvrir, il résolut d'intéresser les puissances protestantes au sort des réformés de France et d'obtenir dans le traité une clause qui leur accordât au moins la liberté de conscience. Depuis longtemps il nourrissait ce patriotique projet² : il avait fait composer des *Mémoires* relatant le triste état des protestants français, il les avait ensuite envoyés aux cours de Prusse, d'Angleterre et de Hollande, qui toutes avaient promis leur appui³. D'autre part, les victoires des Impé-

¹ Voltaire, *Siècle de Louis XIV*. Catalogue des écrivains français.

² Le comité des Huit (Orillard, Élie Benoît, Jurieu et cinq laïques) avait déjà tenté vainement cette démarche au traité de Ryswick; le comité rival des Dix enraya tous leurs efforts. — Voir sur cette affaire l'ouvrage de M. Douen : *Les premiers pasteurs du désert*, t. II, p. 276 et suivantes.

³ Voici ce que Basnage écrivait à son ami Alph. en date du 2 juin 1707 : « Nous nous sommes donné quelque mouvement pour la consolation des réfugiés et de ceux qui souffrent en France. Nous avons commencé avec beaucoup de secret, afin d'éviter les divisions et l'éclat qui ne peuvent que nous nuire. Nous avons inspiré le même projet à la cour de Berlin et d'abord à celle d'Angleterre où nous avons envoyé nos *Mémoires* signés de quelques pasteurs principaux qui avoient délibéré ensemble sur la ma-

riaux, la bataille de Malplaquet, la prise de Mons qui ouvrait aux Alliés la route de Paris, venaient de porter un dernier coup à l'orgueil du grand roi. Basnage espérait que, sous l'empire de la nécessité, Louis XIV se déciderait à rendre la liberté de conscience à ses sujets. Il se trompait; aux conférences de 1709, l'insolence et les prétentions exorbitantes des députés hollandais furent telles, que le marquis de Torcy, plénipotentiaire de France, y opposa un refus péremptoire. Mais comme les Alliés les soutinrent par une nouvelle victoire, Louis XIV « fut forcé de boire le calice jusqu'à la lie ; » les conférences furent reprises à Moërdyck, le 9 mars 1710 : les plénipotentiaires de France, le maréchal d'Uxelles et l'abbé de Polignac, « après avoir dévoré

tière. Vous sçavez que M. l'évêque de Salisbury, à qui nous avons confié nos papiers a changé d'avis, et au lieu du secret, il a cru qu'il étoit à propos de présenter des requêtes publiques à la Reine. Comme il ne faut pas s'entêter dans son premier avis, il peut avoir eu raison, vu la Constitution de l'Angleterre et la disposition de la Reine. Il m'a écrit en même temps de faire en sorte que non seulement les réfugiés de Suisse, de Hollande et de Prusse présentassent de semblables requêtes à leurs souverains, mais qu'ils en adressassent à la reine d'Angleterre comme défenseur de la foi, et qu'on les fît présenter à M. le duc de Malborough à qui j'avais parlé de ça..... On a trouvé beaucoup de dispositions à cela dans vos quartiers, et je vois, par les lettres qu'on me communique de là, qu'on persévère dans la même pensée..... Je reçois dans ce moment des lettres de la cour de Prusse où nos *Mémoires* ont fait tout l'effet que nous pouvions attendre, le Roy ayant écrit à la Reine d'Angleterre d'agir de concert avec lui, et en chargeant son Conseil de faire usage de ces *Mémoires*. D'ailleurs les réfugiés de ce pais-là ont résolu, depuis l'éclat fait en Angleterre, de présenter une requête au Roy au nom de tous les réfugiés de ses États. Mais on trouve quelque difficulté à parler de la requête et de la députation en Angleterre, et on doit sonder là-dessus M. le grand Chambellan. Pour nous, vous jugez aisément que nous avons commencé par nos souverains. M. Jurieu n'étant plus en état de se transporter, M. Benoît et moy avons conféré sept ou huit jours avec les principaux de l'État, qui nous ont assuré une disposition favorable, lu et approuvé les *Mémoires* que nous avons fournis. Mais ils ont tous cru qu'il falloit éviter l'éclat des députations, surtout que la Constitution de la République ne nous permettoit pas de présenter des adresses à des puissances étrangères et encore moins de faire des députations. C'est un fait que nous n'ignorions pas, et nous avons fait approuver en Angleterre le refus que nous faisons de nous joindre à ceux qui présenteroient des adresses, puisque cela ne nous y étoit pas permis. Le synode de ces provinces a depuis résolu de charger ses députés de voir les magistrats des villes où ils sont établis, afin de les faire agir

quatre mois d'humiliations¹, » durent de nouveau rompre les négociations le 25 juillet 1710. Les victoires de Vendôme et de Villars (1710-1712) rendirent au roi sa fierté, aux armées françaises leur valeur; les Alliés durent regretter que leur présomption leur eût fait manquer une occasion d'abaisser la France, qui ne devait plus se représenter dans l'histoire. Les négociations furent reprises et les traités d'Utrecht (1713), de Rastadt (1713) et de Bade (1714) mirent enfin un terme à cette épouvantable guerre de la succession d'Espagne.

Le synode wallon avait nommé une commission composée de MM. Elie Benoît, David Martin, Jacques Basnage et Daniel de Superville « pour travailler à la délivrance des confesseurs de la foi, prisonniers en France » et rédiger des *Mémoires*. Pendant les années qui précédèrent la paix, cette commission s'occupa avec ardeur de son pieux mandat, soutenue par l'espoir du succès. Le brave marquis de Barjac-Rochegude, accompagné de Miremont, parcourut les cours du Nord, intéressant les ministres et les rois, notamment Charles XII, au sort des réformés; rédigeant les « demandes » d'un million d'hommes, réclamant la liberté de conscience. Au mois d'avril 1713, il présenta un éloquent *Mémoire* au duc de Buckingham, président du Conseil; de plus les plénipotentiaires prussiens², hollandais, suédois et anglais firent tous leurs efforts pour imposer, par les clauses du traité, à Louis XIV, la tolérance religieuse pour ses sujets; les ambassadeurs de France opposèrent un refus formel à tout article de ce genre, quoique la commission fût revenue directement deux fois à la charge. Désespérée, cette dernière adressa au synode de Bois-le-Duc (11 mai 1713) deux rapports pour l'informer de l'insuccès de ses démarches. Le premier était de Superville et commençait par ces lignes : « Messieurs et très honorés
« Pères et Frères, vous ne savez que trop qu'il n'a pas plu à
« Dieu de bénir la commission dont vous m'aviez honoré con-
« jointement avec Messieurs Benoît, Martin et Basnage, et

en notre faveur, et cela sera fait sans notre participation, puisque MM. de Superville et Martin qui ont toujours agy de concert avec nous n'y étoient pas. Mais cette déclaration ne peut que produire un bon effet.... » Inédit.

¹ Henri Martin, XIV, 508.

² Beausobre, Lenfant, de Bournizeaux et Le Roux qui composaient la commission pour la Prusse, s'adressèrent à Malborough pour faire échanger les prisonniers français faits à Hochstedt contre le même nombre de galériens protestants. Louis XIV refusa de se rendre aux raisons de ce général.

« dont nous avons tâché de nous acquitter, tous, selon nos for-
 « ces, avec tout le soin et tout le zèle dont nous pouvons être
 « capables. La paix est conclue, sans que nos pauvres églises
 « de France n'y aient aucune part... Cependant nous n'avons
 « rien oublié, mémoires, lettres, sollicitations, voyages intimes,
 « comme Messieurs Benoît et Martin, présents dans votre véné-
 « rable Compagnie, vous le pourront dire de bouche et comme
 « M. Basnage doit vous le marquer dans une lettre étendue et
 « circonstanciée. » Il passait ensuite aux mémoires réclamant
 la permission de revenir en France, la liberté religieuse, la res-
 titution des biens confisqués, la délivrance des « forçats pour
 la foi, » que l'on avait désignées sous cette rubrique : « deman-
 des de droit et demandes de grâce, » puis il ajoutait : « on
 « a dressé ces demandes, et Leurs Hautes Puissances les avaient
 « fait mettre dans leur traité de paix. Mais après des disputes
 « vives, la France a fait rayer ces articles de leurs cahiers,
 « déclarant qu'elle ne traiterait rien qu'à cette condition.
 « Ensuite on fit une demande en commun, de la part de tous
 « les protestants, pour les galériens et les prisonniers en parti-
 « culier, mais ce fut aussi sans succès. » Il terminait en disant
 « qu'ils s'étaient ménagés un bon accueil auprès de S. M. B. (la
 reine Anne) pour essayer encore d'obtenir quelque chose pour
 la consolation des églises et la délivrance des chers confesseurs. »

Le second rapport, celui de Basnage, est conçu dans le même esprit. Il mentionne d'abord une liste de tous les captifs pour lesquels la reine Anne devait demander la liberté; puis les demandes de droit et de grâce, celles de droit réclamant la possibilité de revenir en France et de faire le commerce sans être inquiétés, et il ajoute : « Nos Seigneurs les Etats-Généraux
 « donnèrent là-dessus des ordres très-positifs à M^{rs} les plénipo-
 « tentiaires et ils ont été exécutés avec beaucoup de force : j'ose
 « assurer votre Compagnie qu'on avoit couché trois articles
 « très exprès dans les demandes; qu'il y a eu de véhémentes
 « contestations avec les plénipotentiaires de France, mais qu'ils
 « ont opposé leurs ordres positifs et sévères à la justice de nos
 « demandes et de nos raisons. Les secondes demandes (celles de
 « grâce) ont été faites par tous M^{rs} les plénipotentiaires réformés
 « et protestants regardant la liberté des confesseurs et des pri-
 « sonniers, mais les demandes, quoique faites par un corps digne
 « de respect, ont été absolument rejetées¹. »

¹ *Bull. de la Soc. de l'histoire du protestantisme français*, XII, 546.

Malgré ces refus, Basnage retourna une dernière fois à Utrecht, le 25 avril 1713, « désirant donner au synode une solide
« espérance de secours, et voici ce que j'en ai rapporté, ajoute-
« t-il : M^d évêque de Bristol m'a assuré que S. M. B. n'aban-
« donnoit pas les confesseurs, qu'elle pensoit toujours à leur
« procurer la liberté et que même elle offroit au roy de France
« certaines conditions avantageuses à la faveur desquelles il y
« a espérance de l'obtenir. On m'a confirmé dans cette espé-
« rance en m'assurant que le roy consentiroit après les ratifi-
« cations de la paix qu'on ouvrist les prisons et les chaînes à
« ceux qui les portoient, afin qu'ils sortissent sans cela et se
« retirassent où ils voudroient, et cette confirmation m'a paru
« d'autant plus sûre, que celui qui me l'a donnée pouvoit estre
« assuré de la volonté du roy... »

Il continue en disant que « pour les biens des réfugiés, il n'y a pas d'apparences de les obtenir, et que puisqu'ils sont assez malheureux de ne pouvoir rien obtenir pour leurs frères affligés, et que d'autre part on se propose de continuer le *grand ouvrage* du roy, il serait à propos de leur envoyer de temps en temps des *Lettres pastorales*, lesquelles écrites avec prudence seraient plus propres à réveiller la foy des peuples que de gros livres qui ne passent qu'avec peine entre leurs mains. »

La reine Anne tint parole: quelques jours après elle dit au marquis de Barjac-Rochegude qu'elle « avait obtenu l'élargissement de ceux qui étaient dans les fers et sur les galères, qu'elle espérait même leur procurer encore quelque douceur. »

Ce n'est donc pas en vertu du traité d'Utrecht, comme le fait remarquer M. Gagnebin, que beaucoup de galériens furent libérés; la concession que Louis XIV humilié refusa obstinément aux puissances protestantes lors de la discussion du traité, fut accordé à la reine Anne. Et dire que l'on a décerné à ce bourreau de ses peuples, le titre de « grand! » — On renvoyait les forçats avec un livret bon pour huit jours, leur permettant d'aller où ils voudraient, en ayant bien soin de ne leur donner ni nourriture ni vêtements¹.

Quant aux protestants de France, défense leur fut faite de sortir du royaume pour fuir la rigueur des édits.

Le vœu émis par Basnage dans son rapport au synode de

¹ 136 furent relâchés à Marseille, et un plus grand nombre l'année suivante.

Bois-le-Duc fut entendu; quelques pasteurs distingués adressèrent des *Lettres Pastorales* aux églises du Midi : lui-même, indigné de l'hypocrisie et de la cruauté réfléchie du grand roi, prit la plume, et en appela au monde et à la postérité. Il réimprima le brûlant livre de Claude : *Les plaintes des protestants cruellement opprimés dans le royaume de France* et y ajouta une *Préface* où il dénonça toutes les persécutions, les hontes, les infâmies qui depuis trente ans pesaient sur les églises protestantes. Emu par les souffrances de ses frères, mais encore plus par les périls de leurs âmes, Basnage finissait en exhortant les calvinistes français à passer dans les pays libres. Il les conjurait « de quitter des lieux où leur foi, la foi naissante de leurs enfants, était surtout en danger. » Il redoutait pour eux l'éclat extérieur du culte catholique, les peintures, le luxe des habits sacerdotaux, des autels et des églises, « ces lieux de tentation, disait-il, où l'on est à demi vaincu quand on y entre et où l'idolâtrie paraît avec tous ses charmes. » Eux-mêmes, ils écoutaient peut-être avec plaisir des hymnes en l'honneur de la créature, parce qu'elles étaient mélodieusement chantées. Ils blâmaient peut-être la rigide simplicité de leur culte et regrettaient le faste des prières et toutes ces cérémonies qui flattaient les sens. « Il est plus sûr d'éviter le combat, ajoutait Basnage, quand l'ennemi est supérieur. La confiance et la témérité suffisent pour faire perdre la victoire : il faut fuir, sortir des lieux où l'on craint la contagion et la violence, afin de vivre et de mourir dans la vérité¹. »

Après la préface de l'illustre proscrit venait le terrible *Mémoire* de Claude, qui semblait sortir du tombeau pour déposer en faveur des victimes, et contenait le récit de toutes les persécutions infligées aux protestants depuis la révocation de l'Édit de Nantes. L'ouvrage se terminait par une généreuse et solennelle protestation que répétait Basnage après Claude : « Nous
« protestons, disait-il en finissant, contre toutes les violences
« qu'on nous a faites dans le royaume de France, contre les
« abjurations extorquées par la violence et par les tortures,
« contre la confiscation de nos biens et le pillage de nos maisons;
« nous protestons contre la suppression de notre culte dans
« toutes les provinces, au mépris du plus formel et du plus sacré

¹ *Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français*, VII, 509 et suivantes.

« des traités; nous protestons surtout contre cette impie et
 « détestable maxime, désormais érigée en dogme dans le
 « royaume, de faire dépendre la religion d'un roi corruptible et
 « de traiter la persévérance et la foi de crime d'État, ce qui est
 « faire d'un homme un Dieu et autoriser l'athéisme et l'idolâ-
 « trie; nous protestons contre la violente détention de nos frères
 « pour les empêcher de sortir du royaume et d'aller chercher
 « ailleurs la liberté de conscience, et nous supplions tous Roys,
 « États et peuples et tous les hommes, de quelques conditions
 « qu'ils soient, de vouloir bien consentir que ces protestations,
 « que nous faisons dans la droiture de notre cœur, servent devant
 « eux et devant Dieu, à nous et à notre postérité, pour la conser-
 « vation de nos droits et le repos de nos consciences. Ces paroles
 « sembleront bien vaines à ceux qui n'estiment que la force,
 « mais ceux qui considèrent d'abord la justice, les regarderont
 « comme un monument précieux et sacré, perpétuant et flétris-
 « sant à travers les âges les souvenirs d'une monstreuse oppres-
 « sion et d'une inqualifiable tyrannie¹. »

Il semble que ce cri d'indignation trouva enfin un écho à la cour de France. A partir de ce moment, en effet, les exécutions des Montrevel et des Bâville n'ensanglantèrent plus les églises du Midi, et si l'on en excepte les édits de 1726, de 1745 et de 1752, elles jouirent d'un calme relatif : les Camisards demandèrent encore quelquefois justice, mais ne demandèrent plus vengeance. La cour et les ministres se ressouvinnrent longtemps de la terrible guerre des Cévenols qui ne fut pas sans gloire pour ces valeureux proscrits : on se rappela la visite maritime de l'amiral Showel aux côtes du Bas-Languedoc en 1703, le débarquement du général Saissan en 1710. On sentit, dès ce moment, les graves dangers qu'il y avait à réduire au désespoir une population fière et intrépide. Antoine Court et ses collègues, Corteiz (P. Carrière), Roger, Paul Rabaut, Charmuzy, réorganisèrent les églises du Midi. Sept ans ne s'étaient pas écoulés, depuis une première réunion qu'ils avaient eu en 1716, que l'on vit un véritable synode rassembler jusqu'à cinquante-quatre membres, faire des règlements pour une sage organisation, combattre les prétentions des « Inspirés² » et prévenir tout mélange avec le

¹ *Bulletin historique*, op. cit.

² Tout le monde connaît les frères Audemard et Nolibet qui, avec d'autres prophètes, s'étaient organisés en corps d'armée mystique, divisé à

culte romain. — « C'est dans une de ces assemblées, nous dit
 « Ant. Court, tenue en 1719, que je fis écrire à M. Jacques
 « Basnage pour lui donner avis de ce qui se passait parmi nous.
 « Cette lettre fit grand plaisir à ce pasteur ; il nous en assura en
 « ces termes : Il serait difficile de vous exprimer la joie que m'a
 « causée votre lettre. La date même m'a fait un plaisir extrême
 « ainsi que les noms signés. Je bénis Dieu de ce qu'il a commencé
 « son œuvre parmi vous. Toutes les règles de la discipline que
 « vous observez sont conformes à celles de nos pères, dont Dieu
 « a béni les soins et les courageux efforts¹. » — Bénédic Pictet
 leur envoya également une lettre fort éloquente, le 24 juin 1719².
 Basnage lui-même leur adressa une *Instruction pastorale* en date
 du 20 avril et qui leur parvint le 21 mai. Ils y répondirent le
 30 juillet suivant par un *Abrégé de l'histoire apologétique ou*
Défense des réformés de France. Un peu plus tard, J. Plantier³
 leur envoya aussi une *Lettre à un Réformé de France sur la*
fidélité due au souverain, absolument dans le même esprit que
 celle de Basnage. Voici quelle fut l'occasion de la lettre officielle
 de ce dernier et la réponse d'Antoine Court et de ses collègues
 dont les efforts pour réorganiser les églises du Midi par les
 synodes et les assemblées, étaient mal jugés à l'étranger.

Philippe V, roi d'Espagne, dont le trône venait d'être cimenté
 par tant de sang français, rêva pour lui et ses descendants la
 monarchie universelle : son ministre-cardinal Alberoni faisait
 miroiter à ses yeux éblouis toutes sortes de projets chimériques
 qui devaient lui assurer la conquête du monde. C'était un sin-
 gulier personnage que ce confesseur du petit-fils de Louis XIV.
 Fils d'un jardinier, prêtre pendant quelques années, bouffon et

l'instar des douze tribus d'Israël ; voici ce qu'en pensait Basnage :
 « Comme je n'ay aucune foy aux prophètes modernes et que je suis aussi
 scrupuleux que Calvin qui ne vouloit point commenter l'Apocalypse, je ne
 lis presque jamais de commentateurs sur ce livre ; j'ay laissé passer les
 prophéties du frère Nolibet. J'ai vu une fois l'historien d'Angleterre si
 enivré de ces prédictions et prendre tant de plaisir à les traduire que j'ai
 soupçonné qu'elles venaient de lui..... » Basnage à Alph. Turretini, le
 19 janvier 1707. Inédit.

¹ Ch. Coquerel, *Histoire des Églises du désert*, t. I, p. 91.

² E. de Budé, *Vie de Bénédic Pictet*, p. 206.

³ *Lettre à un Réformé de France sur la fidélité due au souverain*,
 15 juillet 1719, par J. P[lantier], Fonds Ant. Court, t. XIV. Recueil de
 diverses pièces imprimées.

cuisinier du maréchal de Vendôme en Italie, plus tard cardinal par surprise, Alberoni était de petite taille, « court et rond, » avait une tête énorme, un visage d'une largeur démesurée, un nez camus, des lèvres pincées. Devenu premier ministre de Philippe V, il se montra aussi ambitieux et intrigant que Richelieu, aussi souple et astucieux que Mazarin, mais plus imprévoyant et moins profond que l'un et l'autre. Les projets du maître et du confident ne tendaient à rien moins qu'à soulever la France au moyen des Camisards, à enlever la Sardaigne à l'Empereur, la Sicile à la maison de Hanovre, l'Angleterre à Georges I! en un mot à rayer toutes les dispositions des précédents traités. Mais le prêtre intrigant qui troublait l'Europe par les menées du cabinet de Madrid, se trouva en face d'un adversaire qui portait la même robe à Versailles, c'était l'abbé Dubois, plus extraordinaire comme prêtre que comme ministre, beaucoup plus corrompu que l'ambitieux Italien, mais politique bien inférieur. Le Régent de France, Philippe d'Orléans, par les traités de la *Triple* (1717) et de la *Quadruple Alliance* (1718) se ligua avec l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre : l'Espagne essuya quelques défaites sur terre et sa flotte fut anéantie, près de Syracuse, par les boulets anglais. Bientôt après Philippe V fut obligé de congédier son ministre (5 décembre 1719) et de signer une paix onéreuse (17 février 1720). Dans les négociations du traité de la Triple Alliance, le Régent avait envoyé Dubois en Hollande ; mais comme il se fiait peu aux lumières de son ambassadeur, et que d'autre part il savait par le marquis de Torcy, le maréchal d'Uxelles et le cardinal de Bouillon, que les États-Généraux de Hollande avaient à leur tête un diplomate français, distingué quoique protestant ; le Régent, disons-nous, écrivit à Basnage pour le prier de diriger son plénipotentiaire dans les voies tortueuses de la politique. L'amour de la patrie n'était point refroidi dans le cœur du noble exilé ; il s'employa avec zèle à seconder le négociateur du duc d'Orléans et l'alliance fut conclue en 1717. Dubois en conserva une grande reconnaissance, comme on peut en juger par la lettre suivante qu'il lui écrivait le 2 novembre 1717 : « Ma joye sera parfaite, si je joins à la joye de revoir un si bon amy, celle d'estre assuré que nous aurons le temps d'affermir l'étroite liaison entre la France et la Hollande à laquelle nous avons contribué. Je suis parfaitement à vous et vous embrasse de tout mon cœur ¹..... » Le discernement qu'il

¹ *Annales des Provinces-Unies*. Préface.

avait montré et le sentiment désintéressé qui avait présidé à la conduite de Basnage, déterminèrent le Régent à lever spontanément le séquestre mis sur ses biens depuis trente-deux ans. Lorsque Dubois vint, au nom de son maître, lui demander quelle récompense il souhaitait pour les services qu'il avait rendus : « aucune pour moi-même, répondit le réfugié, mais je considérerais comme une grande faveur que l'on rendît à mon frère Samuel Basnage de Flottemanville¹, prédicateur à l'Eglise française de Zutphen, les propriétés qu'il possédait en Normandie. » Le Régent accéda aussitôt à sa demande. Peut-être voulut-il se l'attacher par les liens de la reconnaissance, pour se ménager le droit de faire un nouvel appel à son patriotisme. Bientôt, en effet, il put craindre que malgré le traité de la *Triple Alliance*, Alberoni abattu par les défaites, mais non vaincu, n'essayât de rallumer la guerre des Camisards pour opérer une diversion dans la marche des armées françaises, qui auraient été obligées de quitter les frontières. Il avait envoyé des émissaires en Languedoc, en Dauphiné et en Poitou, et l'un d'eux, Scipion Soulan, se distinguait par son zèle ardent à servir les intérêts de son maître, promettant aux montagnards des Cévennes l'appui de l'Espagne, des armes et de l'argent, s'ils voulaient se soulever contre leur patrie. Le Régent, informé de ces menées, eut de nouveau recours à Basnage et lui envoya un de ses gentilshommes, le comte de Morville. Le réfugié diplomate mit en rapport le gouvernement français avec Ant. Court et l'on vit cet héroïque pasteur du désert, qui depuis 1712 se faisait bénir des Eglises du Midi, à cause de son dévouement à servir leurs intérêts, parcourir toutes les provinces, invitant les protestants à la concorde et à la paix. Quelques mois après il déclara à MM. Genac de Beaulieu et de La Bouchetière, députés du Régent, que « les églises avaient déjà éconduit les agents du cardinal espagnol, que la rigueur des édits pouvait seule faire soulever les protestants et que d'ailleurs il travaillait journellement, et au péril de sa vie, à détruire jusqu'aux moindres traces de fanatisme. »

Basnage avait sévèrement condamné la révolte des Camisards,

¹ Né à Bayeux en 1638. Il accompagna, en Hollande, son père Henri Basnage de Flottemanville, frère de Henri Basnage de Franquenay père de notre Jacq. Basnage. Il était donc *le cousin* et non *le frère* de Jacques Basnage. Cette dénomination doit être prise dans le sens purement chrétien.

tandis que Jurieu et Benoît¹, justifiaient leur insurrection par les principes du droit naturel. D'ailleurs une nouvelle guerre civile n'aurait fait qu'aggraver le sort des Cévenols. Il le sentit et joignant ses efforts à ceux d'Ant. Court, sur les instances du comte de Morville, il leur adressa une *Instruction Pastorale* qui fut imprimée à Paris et répandue particulièrement dans le Midi².

Les pasteurs du désert lui adressèrent, sans doute par l'organe d'Antoine Court, une lettre ou plutôt une apologie où les réminiscences des anciens prophètes se mêlent aux expressions bibliques. Après lui avoir dit que sa lettre leur est arrivée, et lui avoir raconté, en quelques mots, leurs souffrances, ils ajoutent :

« Nous mettons toutefois le doigt sur la bouche et nous laissons
 « à Dieu et à Jésus-Christ, le souverain pasteur de nos âmes, le
 « soin de faire éclater sa miséricorde, sa sagesse et sa vertu
 « dans nos misères, dans nos faiblesses et nos perplexités ; c'est
 « du ciel que nous attendons notre délivrance..... Nous vous
 « prions, de même que vos fidèles collègues, de continuer vos
 « exhortations ; elles seraient apparemment plus efficaces, si
 « elles étaient prononcées de vive voix, mais elles nous seront
 « toujours précieuses et salutaires de quelque manière que nous
 « les recevions. Ceux d'entre nous à qui Dieu a fait la grâce de
 « connaître et d'aimer notre sainte religion, se feront toujours
 « un devoir inviolable de craindre le Tout-Puissant et d'honorer
 « le Roy, jusqu'à sacrifier nos biens et nos vies pour son ser-
 « vice, après avoir souffert de sa part pour notre religion, et
 « cela, parce que nous ne croyons pas qu'aucun motif, excepté
 « ceux qui peuvent blesser une conscience éclairée de ses devoirs
 « envers Dieu, puisse nous dispenser de notre dévouement aux
 « intérêts de l'Oinct du Seigneur..... Nous sommes persuadés
 « que presque toutes les violences et les excès dont on a usé

¹ « S'il y a des gens qui aient l'âme assez engagée dans la servitude pour croire que dans ce cas, toutes les circonstances étant pesées, des sujets opprimés ne se peuvent légitimement défendre, je ne prétends pas les guérir de leur préjugé ; qu'ils jouissent de leur erreur et qu'ils présentent tranquillement la gorge à leurs ennemis s'ils le trouvent à propos ; mais cela ne m'empêchera pas de dire que pour s'entêter de cette pensée, il faut n'entendre guère ni les droits humains ni les lois divines..... » Benoît, *Histoire de la Révocation de l'Édit de Nantes*, t. V, page 1013.

² Malgré de laborieuses recherches en Suisse, en Hollande et en France, il nous a été impossible de nous procurer cette *Instruction*.

« enver nous dans le règne précédent, ont été exercés à l'insu
 « du Roy, après avoir été trompé et séduit par les pharisiens
 « du siècle. Nous protestons, aujourd'hui, que nous regardons
 « comme nos plus dangereux et cruels ennemis tous ceux, qui,
 « animés de leur intérêt, voudroient, par les promesses d'une
 « liberté que nous ne voulons recevoir que de Dieu seul, nous
 « engager dans quelque révolte pour favoriser leurs pernicious
 « desseins. Mais permettez-nous, M^r et très Honoré Frère, de
 « vous dire avec tout le respect et la franchise qui conviennent
 « à de vrais chrétiens, qu'il y a de cas, de tems, des lieux et des
 « occasions où il n'est pas à propos d'obéyr aveuglément aux
 « ordres du prince et où il est bon de dire qu'il vaut mieux
 « obéir à Dieu qu'aux hommes. Nous n'ignorons pas que la
 « témérité ou l'ambition de quelques-uns, se couvre souvent du
 « nom de zelle; mais nous savons aussy que la timidité et
 « l'amour du monde de plusieurs autres, se couvre injustement
 « du nom de prudence. Ceux qui sont éloignés ne peuvent juger
 « des choses que sur les rapports, qui sont souvent faux et rare-
 « ment particularisés et distingués. C'est pourquoy nous avons
 « jugé à propos de vous donner icy un petit abrégé de ce qui
 « s'est passé dans nos cantons depuis la révocation de l'Edit de
 « Nantes, la démolition de nos temples et la privation de nos
 « ministres.... »

Suit un récit des tortures et des supplices de ceux qui « ont
 « succombé sous le poids de la croix, ou qui ont abjuré sous les
 « menaces et les récompenses » puis ils s'écrient : « Mais ne
 « vous réjouissez pas, ô ennemis de la vérité, indiscrets zéla-
 « teurs; n'avez-vous pas veu plusieurs de vos chers prosélytes,
 « que vous honoriez et citiez comme exemple, donner (au lit de
 « mort, lorsque le charme du monde desparoissoit, pressés par
 « le remords de la conscience) donner des marques de leur repen-
 « tir, refuser les consolations des prêtres et désavouer haute-
 « ment toutes les démarches qu'ils avoient faites pour conser-
 « ver leurs biens et leurs honneurs ! »

Ils passent ensuite au récit des persécutions qu'ont endurées
 « les vrais fidèles, » et font un tableau navrant des souffrances
 de ceux « que Dieu saisit et poussa à prescher les vérités de
 l'Écriture sainte, » ou qui tombèrent sous les dragonnades;
 « les mères pleuroient leurs enfants qu'on leur enlevait pour les
 dévouer à la superstition : et il n'y avoit personne qui consolât
 tant de tristes et désolées Rachel..... » Ils retracent les cruau-

tés de l'abbé du Chayla, sa mort tragique, « qui fut une mauvaise action, » la guerre générale, les exploits de Cavalier « qui fit la paix non comme un scélérat qui a pris les armes contre son prince, mais comme un général qui a combattu vaillamment pour les intérêts de son Roy. » Après ce récit dramatique, les pasteurs du désert passent à l'état actuel des Cévennes : « La
 « paix et la tranquillité succédèrent enfin aux meurtres, aux
 « incendies et aux divisions qui avaient régné dans ce pais-ci :
 « on défendy aux prêtres d'inquiéter les réformés pour la reli-
 « gion..... — Nous voullons avec la grâce de Notre Seigneur,
 « jusqu'au dernier soupir de notre vie, en randant à César ce
 « qui est à César, rendre aussi à Dieu, ce qui appartient à Dieu.
 « Nos assemblées ne sont pas tumultueuses, on n'y porte point
 « des armes, on a soin de les deffendre non-seulement sous
 « peine de lèse-majesté humaine et divine. Nous n'avons rien à
 « nous reprocher de ce côté-là, quoy qu'en puissent dire nos
 « ennemis, puisque nous blâmons ceux qui sont sortis d'entre
 « nous pour servir d'autres maximes que celles de l'Évangile.
 « La doctrine de nos adversaires et la nôtre, sur l'obéissance
 « deue aux roys, est bien différente. C'est pourquoi nous pour-
 « rions bien attribuer la rébellion des Camisards, non-seulement
 « aux violences qu'on a exercé contre eux, mais encore au mau-
 « vais levain de doctrine dont on les avoit forcés pendant long-
 « temps de se nourrir. Nous pourrions depuis de ce tems-là
 « donner quelques exemples de notre modération.....

« Nous ne sçavons si tout ce que nous venons de dire nous
 « justifie auprès de ceux qui blâment sans exception nos assem-
 « blées, quoy qu'elles se fassent sans arme ni tumulte, mais au
 « contraire avec toute la circonspection et toute la sagesse qui
 « nous est possible. La gloire de Dieu doit être la fin de tout, et
 « la charité de notre Sauveur doit être l'âme de tout ce que
 « nous disons et faisons. Nous consentons que les personnes qui
 « ont de la piété et de la raison nous jugent devant les hom-
 « mes ; peu nous importe que les autres nous condamnent, notre
 « Droit est devant Dieu qui saura bien nous rendre justice
 « quand il en sera tems. Nous avons reconnu amfin tant de
 « marques de l'amour et de la protection de Dieu, que nous ne
 « pouvons pas douter que la providence ne veille sur nos inté-
 « rêts. »

Enfin, quand aux promesses et aux intrigues d'Alberoni et de ses agents, voici ce que les pasteurs et leur troupeau répon-

dent à Basnage : « Nous protestons encore à tous ceux à qui il
 « apartiendra, avant que de finir notre lettre, et nous prenons le
 « ciel et la terre à témoing que nous voulons randre à notre
 « prince tout ce qui luy est deub ; mais nous croyons qu'il ne
 « nous est pas permis de négliger pour un peu de temps notre
 « salut et celuy de nos frères. On a beau nous alléguer la situa-
 « tion des affaires du royaume, il faut toujours servir Dieu et
 « obéir à ses lois. On nous menace d'un côté et on nous donne
 « des espérances flatteuses de l'autre ; mais nous avons souffert
 « depuis longtemps et nous sommes prêts à souffrir (soutenus
 « par la grâce), avec patiences, toutes les mauvaises consé-
 « quences de notre prétendue rébellion, jusqu'à ce qu'il plaise
 « à Dieu d'ouvrir les yeux des princes sur notre innocence et
 « sur leurs véritables intérêts. Car, il nous est parvenu de tous
 « côtés tant de lettres et de rapports de vive voix, que tous les
 « ministres nous blâment et même vous-même quoyqu'un peu
 « moins fortement et d'une manière plus couverte, que nous
 « avons été forcés de renfermer dans notre lettre une histoire
 « apologétique de notre conduite et de nos sentimens. Vous
 « pourrez reconnaître avec Messieurs vos collègues le jugement
 « qu'il convient de faire de nous : nous découvrons nos pencées
 « assez clairement ; presque tous les faits que nous rapportons
 « sont incontestables : nous n'avons pourtant pas dessein de
 « choquer personne, à Dieu ne plaize ; la vérité a été notre
 « règle, et la gloire de Dieu notre fin. »

Suit une apostille où les pasteurs lui témoignent combien sa lettre leur a fait plaisir et lui disent que sitôt qu'ils eurent reçu son Instruction (du 21 may 1719), ils résolurent de lui écrire
 « pour le remercier de ses soins charitables et pour justifier leur conduite à l'égard des assemblées ¹. »

(Signatures des pasteurs. Du Désert le 30^e juillet 1719.)

¹ *Bulletin historique*, t. V (1856-57), p. 54 et suivantes... L'*Instruction pastorale* de Basnage a été publiée deux fois, la première en 1719, comme nous venons de le voir, la seconde en 1746 (alors que la France était en guerre avec l'Angleterre), avec l'assentiment du gouverneur de Louis XV. L'éditeur de cette seconde impression fut l'intendant du Languedoc ! L'avis aux lecteurs a été écrit par le comte de Saint-Florentin, ministre du Roi. Personne n'ignore la conduite odieuse de ce personnage ; cependant, dans sa préface, il va jusqu'à traiter ses victimes de « mes très chers frères ! » L'impression s'en fit de la manière la plus secrète ; elle

Telle est la manière dont Basnage employa son crédit pour l'amélioration de l'état politique et religieux des protestants de France. Il ne réussit que bien faiblement dans ses généreux desseins ; respectons toutefois ses efforts et admirons son courage, car il contribua, aussi bien que ses collègues, à mieux faire connaître la Réforme et à proclamer que le droit et la justice prirent la force et l'arbitraire.

fut distribuée clandestinement par les agents de l'autorité supérieure, et pour mettre le comble à sa bizarre fortune, il se trouva un subdélégué de l'intendant à Toulouse pour vouloir l'arrêter au passage, comme si ç'eût été un brandon incendiaire destiné à rallumer le feu des guerres de religion. — Voir sur cette mascarade impie, l'article de M. J.-P. Hugues, *Bulletin historique*, t. V, p. 192.

CHAPITRE V

J. Basnage historien.

Après la théologie et la controverse, l'histoire était le genre de composition qui devait le plus séduire les écrivains religieux réfugiés à l'étranger ; car ils pouvaient alors satisfaire cet esprit de résistance et de liberté qu'ils avaient dû comprimer si longtemps en France. Basnage tient un rang honorable au milieu d'eux par son grand ouvrage des *Annales des Provinces-Unies*. Il avait été nommé historiographe des États de Hollande en 1719, sur la recommandation du Grand-Pensionnaire Heinsius qui l'avait appelé à La Haye. Son prédécesseur, M. de Wicquefort, avait dû quitter cette place depuis quelques années, dans des circonstances qu'il est utile de rapporter.

Abraham de Wicquefort était né vers 1598 dans la province de Hollande. De très bonne heure il vint en France où il acquit bientôt un certain renom de diplomate. L'électeur de Brandebourg le nomma son résident à la cour (1626) ; et il occupait ce poste depuis trente-deux ans, lorsqu'il tomba dans la disgrâce du cardinal Mazarin, qui le fit arrêter pour avoir écrit certains détails sur les mœurs de la cour, les aventures du roi et les échappées des nièces de Son Eminence. Mis à la Bastille, il n'en sortit qu'un an après pour être conduit, sous bonne escorte, à Calais ; Michel le Tellier tâcha de justifier cette violence, en apprenant à l'électeur que son résident était un nouvelliste aux gages de plusieurs princes. Wicquefort passa en Angleterre et revint bientôt dans sa patrie (1659), où le Grand-Pensionnaire de Witt le reçut très bien, se rappelant qu'il était un des auteurs de sa disgrâce à cause de la correspondance secrète qu'il avait entretenue avec lui et qui avait été interceptée. Wicquefort se réconcilia ensuite avec la France dont il soutint avec chaleur les intérêts, soit par esprit de vengeance contre le prince d'Orange, soit pour quelque autre motif. De Witt le chargea alors d'écrire les

grands événements qui s'étaient passés sous son ministère ; il ne pouvait faire un meilleur choix ; les faits nombreux et intéressants dont il a enrichi son *Ambassadeur* prouvent que Vicquefort en avait fait un recueil fidèle et complet ; le Pensionnaire lui fournit d'ailleurs tous les renseignements dont il avait besoin. L'impression de son ouvrage était commencée, lorsque, sur des accusations fondées de correspondances secrètes avec les ennemis de la République, il fut de nouveau arrêté à La Haye (25 mars 1675). La cour de justice, après avoir employé près de huit mois à l'instruction de son procès, le condamna à une prison perpétuelle et à la confiscation de ses biens et de ses papiers. La captivité fit moins d'impression sur son esprit que sur son cœur ; en prison il continua d'écrire son *Histoire des Provinces-Unies*¹, et trouva dans le travail quelque soulagement à ses ennuis ; mais il s'irrita contre les auteurs de sa disgrâce et surtout contre le duc d'Orange, les amis de ce prince et les ministres que la République envoyait en ambassade ; il n'épargna pas non plus la cour de justice qui l'avait condamné, et déchira sans pitié tous ceux qui la composaient. Devant ces satires personnelles, les États de Hollande firent arrêter l'impression de son *Histoire*. Quelques années plus tard (en 1679), au moment où l'on songeait à le transférer dans la prison du Louwestein, il réussit à s'évader au moyen d'habits de femme qu'une de ses filles parvint à lui faire passer. Il se réfugia alors à la cour du duc de Zell, d'où il repartit en 1681, trouvant que son protecteur ne s'occupait pas assez sérieusement de faire révoquer la sentence prononcée contre lui.

D'un style vieilli et suranné et d'un ton injurieux, l'œuvre de Wicquefort était inacceptable, mais elle renfermait des notes et des détails extrêmement importants ; aussi Basnage ayant à écrire des *Annales*, y puisa-t-il beaucoup de faits intéressants ; d'autre part, il s'aida de tous les documents officiels contenus dans les archives de l'État, de sorte que son ouvrage obtint le succès qu'il méritait. — Si l'on demande maintenant pourquoi les députés de Hollande et de West-Frise choisirent un étranger, plutôt qu'un de leurs compatriotes, pour écrire leur histoire, nous laisserons à Basnage le soin de répondre à cette question : « Un
« séjour de plus de trente années, dit-il dans l'épître dédicatoire

¹ *Histoire des Provinces-Unies* depuis le parfait établissement de cet État par la paix de Münster. La Haye, 1719-43, 2 vol. in-fol.

« du 1^{er} volume de ses *Annales*, suffit pour connaître les mœurs
 « d'une nation et pour apprendre son histoire. D'ailleurs un au-
 « teur est moins suspect lorsqu'il est dégagé des préjugés de la
 « naissance et du parti dans lequel il a été élevé. Accoutumé à
 « composer des *Histoires* anciennes qui ouvrent un vaste champ
 « aux conjectures et laissent une grande liberté de penser, je
 « n'ai pas laissé de me ressérer, en m'attachant dans ces *Anna-*
 « *les* uniquement aux faits que j'ai tirés des monuments les plus
 « authentiques. Je ne blâme et je ne loue personne, excepté les
 « héros qui ont remporté par avance l'admiration et les applau-
 « dissements du public. La louange de ceux qui ont eu ou qui
 « ont encore quelque part à la direction des affaires, sort du sein
 « des entreprises et des actions que je rapporte. On ne verra
 « point ici de ces élans de zèle qui échappent aux historiens qui
 « se piquent le plus de modération et de sincérité, car si la reli-
 « gion entre quelquefois dans cette histoire, je ne m'écarte ja-
 « mais de l'équité naturelle, persuadé que, comme Dieu ne souf-
 « fre point qu'on trahisse la vérité, il ne veut point aussi qu'on
 « la sacrifie à des intérêts de parti. » Et pour assurer son public
 de la fidélité avec laquelle il veut traiter son immense sujet, il
 ajoute : « D'habitude, les historiens font un grand éloge d'eux-
 « mêmes au commencement de leurs ouvrages, se vantant d'être
 « exacts, sincères, fidèles, désintéressés ; pour moi, j'aime mieux
 « qu'on remarque le véritable caractère d'un historien dans le
 « corps de ces *Annales* que de le promettre pompeusement dans
 « une préface composée avec plus d'art que de sincérité..... »
 Aussi est-ce avec un nouveau plaisir que nous avons reconnu
 que Basnage ne fut point un historiographe complaisant, mais
 un historien vraiment digne de ce nom. Son érudition est con-
 sciencieuse et approfondie, et sa critique est à la hauteur de la
 complexité du sujet.

Il est fort en garde contre le langage des pièces diplomatiques,
 et c'était là l'écueil pour une telle histoire ; il appela à son aide
 (et ce fut avec succès) son expérience d'homme d'État et de
 chrétien : « Je me suis fait, dit-il, une étude particulière du
 « style des rois et de leurs ambassadeurs ; ils ne manquent ja-
 « mais d'enfler leurs plaintes, leurs droits, et de donner les plus
 « belles couleurs du monde aux motifs qu'ils ont de faire la
 « guerre ou de rejeter une paix avantageuse. Si l'on veut croire
 « ce qu'ils disent, la raison et l'équité compassent toutes leurs
 « démarches, ils aiment tous la paix, ils fuient tous la guerre,

« c'est la nécessité qui leur met les armes à la main, et ils rendent toujours leurs ennemis responsables de tout le sang qui se répandra. Ils n'ont ni l'ambition qui fait les héros, ni le dessein d'usurper les États voisins ; mais c'est une république ombrageuse qui les offense par des terreurs paniques, ou qui vient, à la traverse, faire des propositions de paix dans le temps que des victoires précédentes en promettent de nouvelles. Au travers de ces discours spécieux, qu'on s'efforce de rendre éblouissants en les revêtant des figures les plus hardies de la rhétorique, on ne laisse pas de connaître l'esprit des ministres et de pénétrer dans leurs véritables desseins lorsqu'on se dépouille des préjugés qu'on peut avoir en leur faveur..... »

Basnage commence ses *Annales* à l'année 1646, c'est-à-dire deux ans avant la paix de Westphalie qui mit fin à la guerre de Trente ans, et voici les raisons qu'il en donne : « Nous avons commencé les *Annales des Provinces-Unies* par les négociations de la paix de Münster, au lieu de nous attacher scrupuleusement à l'année glorieuse dans laquelle la souveraineté des États fut reconnue, et nous en avons usé ainsi parce que nous ne pouvions démêler autrement les intrigues, les incidents et les difficultés de cette paix. »

L'ordre que suit Basnage dans ses récits est l'ordre chronologique : « chaque année commence par les événements les plus considérables et finit par les affaires intérieures qu'on appelle *domestiques*. Il n'était ni possible, ni permis d'oublier les révolutions étrangères, cependant nous nous sommes bornés à celles qui intéressent assez la République pour entrer dans son histoire. »

Le premier volume va donc de la paix de Münster à celle de Bréda en 1667 « qui arrêta le cours de ces batailles où les deux nations (anglaise et hollandaise) ruinaient leur marine et leur commerce en donnant des marques égales de leur valeur. » Le second volume contient les négociations de la *Triple Alliance* et la paix d'Aix-la-Chapelle, le récit de la guerre de 1672 et de la révolution terrible qui en fut la suite, c'est-à-dire les événements les plus célèbres de l'histoire de Hollande jusqu'à la paix de Nimègue en 1678. Basnage avait poussé son ouvrage jusqu'à l'année 1684 et donné son plan pour le conduire jusqu'en 1720, lorsque la mort vint le surprendre au milieu de ses travaux. L'auteur fait peu de réflexions : il raconte et raconte bien. A

l'occasion, soit exactitude, soit sentiment de l'intérêt des faits, il n'omet aucun détail et son récit devient dramatique de lui-même. La mort des frères de Witt, un des meilleurs récits de l'histoire moderne, est aussi dans ses *Annales* un morceau du plus émouvant intérêt. Quoique l'art de choisir les couleurs, de grouper les figures, de ménager l'émotion de ses lecteurs, ne lui appartienne que dans une faible mesure, néanmoins ces terribles tableaux de l'injustice et de la fureur populaire demeurent, sous sa plume, dramatiques et pittoresques à un haut degré : qu'on veuille bien en juger (t. II, p. 315-16, 328-29) : « La cava-
 « lerie qui auroit pu sauver les deux frères, alors en prison, fut
 « éloignée dans quatre directions différentes. La compagnie du
 « *Drapeau bleu*, maîtresse d'un poste qui la mettait en état de
 « faire ce qu'elle vouloit, fit courir le bruit qu'elle n'avoit point
 « d'autre dessein que celui de tirer les deux frères de prison,
 « pour les conduire à l'Hôtel de Ville et les y laisser sous bonne
 « et sûre garde, jusqu'à ce que le prince d'Orange décidât de
 « leur sort. Cependant elle ne laissa pas de tirer une grêle de
 « coups contre la porte de la prison, et n'ayant pu en faire sau-
 « ver la serrure et les gonds à coups de mousquet, un orfèvre
 « alla enlever chez un maréchal un gros marteau avec lequel il
 « brisa une partie de la porte. Mais les mutins, enragés de ne
 « pouvoir l'enfoncer entièrement, menacèrent avec des serments
 « exécrables de tuer tous ceux qu'ils rencontreroient dans la
 « prison si on ne leur ouvroit promptement. Le geôlier épouvanté
 « de ces menaces, ou gagné, ouvrit enfin la porte. Elle ne fut
 « pas plus tôt ouverte, qu'ils montèrent en foule les degrés de la
 « prison et entrèrent dans la chambre où étaient les deux frères.
 « Ils trouvèrent le Ruart en robe de chambre, sur son lit, et son
 « frère dans son manteau de velours, lisant l'Écriture Sainte. Le
 « Conseiller-Pensionnaire tâcha d'inspirer quelques sentiments
 « d'humanité à ces furieux ; mais, loin de se laisser fléchir, ils
 « forcèrent le Ruart et lui de sortir de la chambre et lui dirent
 « qu'ils alloient les conduire à la place où l'on exécutoit les cri-
 « minels. Les deux frères se dirent un tendre adieu sur l'escalier,
 « que le Ruart, qui étoit très faible, descendoit appuyé sur son
 « frère, qui, conservant beaucoup de tranquillité dans un péril
 « aussi imminent, exhorta les bourgeois à rentrer dans leur
 « devoir : — Mes amis, leur dit-il, en descendant l'escalier, mes
 « amis, à quoi aboutira tout ceci ? Nous sommes innocents, nous
 « ne sommes point traîtres ; conduisez-nous où vous voudrez et

« nous faites examiner. On ne répondit à ces offres que par de
 « violents outrages, en criant : — Tu verras bien ce qui arrivera!
 « Un maréchal avoit déjà voulu assommer le Ruart sur son lit
 « et l'auroit tué, si le coup de marteau qu'il lui déchargea
 « n'avoit rencontré le bois du lit. En descendant, un autre mutin
 « le frappa par derrière avec une planche et lui fit rouler les
 « degrés jusqu'à la porte, d'où on ne le releva que pour le traî-
 « ner jusqu'à l'arcade qui est proche de la prison et qui conduit
 « à l'échafaud. Le Conseiller-Pensionnaire, dont le chapeau étoit
 « tombé sur l'escalier, sortit tête nue de la prison, et en met-
 « tant les pieds dans la rue fut blessé par un notaire, d'un coup
 « de demi-pique au visage. Cette blessure ne l'empêcha pas de
 « faire ses efforts pour passer derrière les rangs, afin de s'évader;
 « mais les bourgeois s'étant aperçus de son dessein, serrèrent
 « les files et lui fermèrent le passage. Verhagen tira sur lui, et
 « son fusil n'ayant pas fait feu, il lui donna de la crosse un si
 « furieux coup derrière la tête qu'il le terrassa. Cependant il
 « eut encore assez de force pour se relever sur ses genoux; et
 « levant les mains et les yeux au ciel, il ouvroit la bouche pour
 « prier Dieu, lorsqu'un des mutins le coucha par terre, lui mit
 « le pied sur la gorge et lui tira un coup dans la tête en criant :
 « — Voilà le scélérat qui a trahi sa patrie!.. A ce cri, tous les
 « bourgeois qui avoient été le prendre dans sa prison tirèrent
 « sur lui et l'achevèrent. Le Ruart, qui suivoit son frère de
 « quelques pas, ne fut pas traité avec moins de barbarie : Il fut
 « assommé à coups de crosse de mousquet..... On commit les
 « dernières indignités sur leurs cadavres; après les avoir traînés
 « tout nus dans les boues jusqu'au lieu où l'on exécute les scé-
 « lérats, on les pendit par les pieds à un gibet. La rage des
 « bourgeois ne se borna pas là; ils enchérèrent encore sur les
 « outrages qu'ils avoient faits dans la rue aux cadavres des deux
 « frères..... »

Quant aux portraits, ils nous paraissent traités avec moins de bonheur. Basnage est théologien et controversiste avant tout : ses caractères sont analysés avec sagacité et même finesse, mais nous sommes accoutumés de nos jours à une peinture plus vive et plus animée des personnages; ils sont vrais, bien vus, mais peu vivants. — Voici celui qu'il a tracé du cardinal de Richelieu (t. I, p. 9) : « Ce sublime génie régloit de son cabinet le
 « sort des États et des princes : il faisoit entrer les uns dans ses
 « intérêts, suscitoit des ennemis aux autres, et soulevoit leurs

« sujets contre eux, afin qu'ils ne pussent le troubler dans l'exécution de ses desseins. Les plus habiles politiques ne pouvoient pénétrer ses vues et le fonds de sa conduite. Ce qu'on appelle les coups d'État, ne lui coûtoient rien ; il n'épargnoit ni le sang ni la vie des plus grands seigneurs du royaume, parce qu'il vouloit que tout pliât sous son autorité plus aveuglement que sous celle des rois. La misère des peuples ne l'empêchoit pas de former de vastes projets qui achevoient de les accabler. Il falloit être hardi pour oser se plaindre pendant sa vie, cependant on le fit, et après lui on déchira sa mémoire. » Dans un autre passage il compare entre eux Cromwell et Mazarin (t. I, p. 163) : « Un ministre d'État et un général d'armée s'emparèrent de l'autorité royale par des moyens tout à fait contraires. Le cardinal, Mazarin sous le nom d'un enfant et d'une reine étrangère, fit dépendre la France de ses volontés. L'opposition des parlements contribua à affermir son pouvoir et à le rendre plus redoutable. Les princes du sang, qui devoient être les défenseurs de la liberté, prêtèrent leurs armes, leurs mains et leurs victoires afin d'élever au-dessus de leurs têtes un particulier dont ils ne purent plus secouer le joug. Le peuple qui gémissoit sous les impôts, bien loin d'en sentir quelque soulagement en fut plus accablé que jamais, et fut contraint d'en payer de nouveaux, pour fournir à la passion d'un ministre qui épuisoit le royaume par une guerre qu'il ne vouloit pas finir.

« Cromwell marchait à la souveraineté par un chemin opposé ; il se mettoit à la tête du peuple, et se déclaroit le défenseur de la liberté qu'il vouloit opprimer. Il devenoit l'ennemi des rois afin de devenir roi lui-même et fit descendre Charles I^{er} du trône pour le faire monter sur un échafaud. La religion, qui attache les peuples aux rois et qui les rend plus soumis, lui servit de prétexte pour détrôner le sien ; et les Anglois, qui croyoient tendre à grands pas vers l'indépendance, ne furent jamais moins libres ni plus chargés, que sous la régence de celui sous la protection duquel ils s'étoient mis. Cromwell avoit une ambition démesurée, secondée d'un bonheur qui ne l'abandonna jamais. L'exemple de ceux que la nécessité ou la fortune poussoit rapidement aux premiers emplois l'anima, et il crut devoir tout attendre d'une valeur qui bravoit les périls et ne se démentoit jamais à la vue de la mort. Il se fit de nouveaux plans à mesure que le succès répondit à ses espé-

« rances ; lorsqu'il eut acquis de la réputation dans les troupes,
 « il aspira au généralat. Lorsqu'il l'eut obtenu, il ne donna plus
 « de bornes à ses vastes projets ; il lui parut qu'il y avoit moins
 « de pas à faire de la situation présente au trône, que de sa
 « première condition à celle de général, et l'ascendant qu'il
 « avoit sur l'armée l'encourageoit à tout espérer. La mort du
 « roi devint nécessaire pour lui en ouvrir le chemin, et l'extinc-
 « tion de la famille royale pour assurer son repos. Il falloit
 « digérer ces crimes et les commettre hardiment ou périr avec
 « honte. Il demeura au pied du trône sur lequel il vouloit s'éle-
 « ver, parce que ceux qui devoient l'y placer, l'arrêtèrent par ce
 « même amour d'indépendance et de liberté qu'il leur avoit
 « inspiré. Il possédoit au suprême degré l'art de cacher ses pas-
 « sions ; il parut très humble et trop modeste, quoique souverai-
 « nement ambitieux. Sa religion fut équivoque, il fit éclater son
 « zèle pour elle dans des occasions importantes ; il la mettoit
 « toujours à la tête de ses projets et vouloit la faire regarder
 « comme le motif de toutes ses démarches. Ceux qui étudieront
 « la conduite de Cromwell trouveront qu'il avoit plutôt les appa-
 « rences de la piété que la piété elle-même.

« Le Protecteur devoit beaucoup aux armes et à son intrépi-
 « dité dans les batailles. Il étoit plus sanguinaire, mais le cardi-
 « nal Mazarin plus subtil : l'un, plus entreprenant et plus hardi,
 « hasardoit souvent sa tête pour faire tomber celle de son roi :
 « l'autre ne marchoit qu'à l'ombre de l'autorité royale, ne fai-
 « soit ses coups d'État que lorsqu'ils étoient nécessaires et qu'il
 « pouvoit les faire sûrement. L'un vouloit que tout pliât sous
 « lui et ne plioit presque jamais, l'autre le faisoit presque tou-
 « jours et affermissoit son autorité par ce manège. L'un prenoit
 « plaisir à faire sentir son autorité dans les lieux les plus éloi-
 « gnés et l'autre ménageoit avec art toutes les circonstances qui
 « pouvoient servir ses projets. Le dernier, moins jaloux de l'éclat
 « de la gloire que du succès de ses desseins, tendoit à son but
 « par des voies plus artificieuses et en même temps plus
 « douces. »

Enfin voici le portrait qu'il trace du prince d'Orange, tout en
 le comparant aux deux personnages dont il vient d'esquisser le
 caractère : « Guillaume d'Orange étoit non-seulement bien fait
 « de sa personne, mais d'une beauté qui charmoit. Son tempéra-
 « ment penchoit du côté de la mélancolie, on ne le vit presque
 « jamais rire, il avoit méprisé les jeux de l'enfance pour s'appli-

« quer à des occupations sérieuses. Il eut une pénétration admi-
 « rable pour les sciences et particulièrement pour les mathémati-
 « ques qu'il apprit dès sa plus tendre jeunesse ; il s'attacha beau-
 « coup à la philosophie de Descartes, quoique fort décriée en ce
 « temps-là dans les universités des Provinces-Unies. Il avait
 « hérité de la taciturnité de son aïeul : l'ambition était sa pas-
 « sion dominante ; les occasions lui manquèrent pour faire
 « éclater sa valeur et son inclination pour la guerre.

« Guillaume II, le cardinal Mazarin et Cromwell avaient pour
 « but de satisfaire leur ambition et d'élever leur autorité en
 « renversant celle des peuples. Les États-Généraux applaudirent
 « aux desseins du prince d'Orange, et les provinces et les villes,
 « par différents motifs le secondèrent au lieu d'y faire une géné-
 « reuse résistance, et les temples mêmes retentirent des éloges
 « de celui qui donnoit une atteinte à la liberté publique. Il se
 « servit des forces que la République lui avait confiées pour faire
 « la guerre à ses enfants et troubla la tranquillité publique dont
 « il devoit être le défenseur, dans un âge où l'on devoit tout
 « craindre de son ambition. Il ne réussit pourtant pas, malgré
 « les efforts que faisoit la nation pour se donner un maître, et
 « une mort imprévue engloutit le reste de ses desseins. »

Bien que généralement Basnage s'interdise les jugements, il ne pousse pas le scrupule, comme on le voit, jusqu'à se défendre les réflexions, et d'ailleurs le bon sens et la dignité de son caractère si éminemment loyal ne se reflètent-ils pas dans toutes les pages de son histoire ? Quelquefois aussi il conclut, et ses conclusions, sans aucun air de prêche, sont des moralités marquées à l'empreinte du plus pur protestantisme : « Quelque heureuse
 « que soit l'imposture, on ne laissera pas de voir que la candeur
 « et la sincérité font plus d'honneur et sont souvent couronnées
 « d'un plus glorieux succès que les profondeurs d'une politique
 « artificieuse. Les négociateurs sont rarement dupés deux fois
 « par le ministre le plus habile, et tôt ou tard l'on connaît le
 « caractère de ceux avec qui on traite lorsqu'on étudie la
 « manœuvre de ceux qui les ont précédés..... »

La politique hollandaise, habile, profonde, avait à soutenir l'existence et la force d'un pays puissant malgré son faible territoire jaloué de l'Angleterre, regretté et convoité par l'Espagne, protégé par l'alliance redoutable et toujours alarmante de la France. Ses chefs politiques, ses négociateurs avaient à suivre, avec une pénétration vigilante, les événements qui pouvaient

modifier les intérêts, les dispositions, l'ambition de ces États. Saisir le fil et ne l'abandonner jamais, ne se laisser tromper par aucune des feintes de la diplomatie, ne prendre jamais le change, c'est ce qu'a fait en partie Basnage. Néanmoins il a commis certaines erreurs qui lui ont été vivement reprochées.

Parmi ces dernières nous signalerons celle d'avoir représenté de Witt comme un homme complètement dévoué à la France contre l'Espagne et comme un ennemi de l'Angleterre avec laquelle il ne voulait point de paix. La méprise de l'annaliste vient de ce qu'il n'avait pu consulter les lettres de de Witt à son ami van Beuningen, qui ne furent connues que postérieurement. D'autre part, le Grand-Pensionnaire était un diplomate extrêmement artificieux, quoique sa conduite « passât pour être la plus simple, la plus unie et la plus naturelle du monde, » et la preuve en est « qu'il trompait sous le voile de l'amitié Mr d'Estrades (l'ambassadeur de France) un des plus pénétrants politiques de son temps. »

Un second reproche qu'on lui a fait c'est « d'avoir mêlé dans ses *Annales* les affaires étrangères ; » la réponse est facile : La plupart des grands événements qui agitèrent l'Europe vers la fin du XVII^{me} siècle eurent leur contre-coup en Hollande ; ses guerres, ses alliances, son commerce immense la mettaient en relation avec les États européens et faisaient à l'historien un devoir impérieux d'en parler.

Prosper Marchand l'attaque violemment sur le caractère de Guillaume II tel que nous l'avons rappelé un peu plus haut. Il cite le même passage dans son *Dictionnaire* et ajoute : « c'est « ainsi que cet historien vénal que Jurieu faisait trembler au seul « nom d'Orange pendant la vie du roi Guillaume, l'avalissait « sous l'administration du Pensionnaire Heinsius qui l'avait « fait historiographe, au grand mécontentement des habiles « gens hollandais qui croyaient mieux mériter ce poste qu'un « controversiste étranger. Aussi s'en sont-ils amèrement plaints. « On fut extrêmement indigné de voir le père de ce grand prince « si indécemment associé avec deux hommes également détestés « (Cromwell et Mazarin) l'un en France et l'autre en Angle- « terre. »

Ce reproche peu modéré nous paraît immérité. Nous ne pouvons entrer dans une discussion semblable, qui d'ailleurs serait inutile ; nous dirons simplement que les distinctions que l'on voudrait faire entre des ambitieux seraient bien difficiles à éta-

blir, et que le jugement porté par Basnage sur le prince d'Orange, a été depuis confirmé par les historiens français et même hollandais qui sont presque unanimes sur cette question. Enfin, on a accusé Basnage « d'avoir copié et altéré Wicquefort. » Ce reproche malveillant est heureusement faux. Ce que nous avons dit précédemment de l'œuvre de notre auteur suffirait à faire justice d'une semblable imputation : Basnage lui-même dans la préface de ses *Annales* nous dit : « nous avons profité des lumières de tous ceux qui nous ont précédés, particulièrement de l'histoire manuscrite de Mr de Wicquefort » et chaque fois qu'il cite cet auteur, il le mentionne dans une note au bas de la page : Basnage n'est donc pas un plagiaire.

D'une manière générale, nous dirons que les *Annales* ne sont point une œuvre parfaite, il est vrai, mais que l'on doit certainement convenir que le XVII^{me} siècle n'avait pas encore produit une œuvre d'histoire contemporaine appuyée sur une critique aussi ferme. Nous y avons retrouvé la même allure vive et franche que nous avons remarquée dans ses autres ouvrages, le même style correct, précis et parfois éloquent, le même amour de la vérité. La profondeur des vues, la sagacité avec laquelle il suit la marche des événements à travers les voies tortueuses de la politique, révèlent le négociateur et l'homme d'État, l'exactitude de ses récits dévoile l'historien impartial et fidèle.

CONCLUSION

Nous espérons avoir montré que Basnage ne mérite pas l'oubli dans lequel on laisse généralement sa mémoire. Par sa parole et par ses écrits, il a contribué à rendre à l'âme humaine sa dignité, sa portée et sa grandeur, voilées de son temps par l'autorité, les querelles et un zèle intolérant : c'est un titre suffisant pour sa gloire. En pensant à sa vie, toute de dévouement et de zèle, au rôle important qu'il a joué au sein des églises du Refuge, comme théologien, controversiste, diplomate et historien, on doit reconnaître en lui un homme vraiment supérieur, digne de notre respect et de notre admiration. Pour nous, nous croirons avoir fait une œuvre utile si, malgré les lacunes de ce travail, nous sommes parvenu à faire partager à d'autres l'estime profonde que nous avons pour cet illustre proscrit. C'est avec émotion que nous, protestants, nous nous rappelons ce que la liberté de conscience a coûté à nos pères de luttes obstinées, de controverses ardentes et de souffrances imméritées. En voyant ce qu'elle leur a coûté, nous comprenons mieux ce qu'elle vaut et les devoirs qu'elle nous impose. Continuons à poursuivre la conquête de la vérité religieuse, en restant charitables et tolérants ; nous rappelant que le progrès est voulu par l'Évangile et que l'Évangile est une loi d'amour.



THÈSES

I

La tendance religieuse de Basnage est calviniste.

II

Dans la controverse Basnage usa d'une bonne foi que l'on ne retrouve pas chez ses adversaires.

III

Les efforts de Basnage pour obtenir la liberté de conscience à ses coreligionnaires de France, n'ont pas été couronnés de succès.

IV

Ce n'est pas en vertu d'une clause du traité d'Utrecht qu'un certain nombre de galériens protestants furent libérés dans les années qui en suivirent la signature, mais ce fut sur les instances particulières de la reine d'Angleterre auprès de Louis XIV.

V

Basnage ne fut pas un historiographe complaisant, mais un historien impartial et fidèle.

VI

L'intolérance, en matière dogmatique, est plutôt le fruit de l'ignorance ou de l'orgueil que le résultat d'une vraie piété.

VII

La foi n'est pas une simple et stérile adhésion de l'esprit à tel ou tel dogme, c'est la confiance en l'amour de Dieu, produisant dans le croyant une vie nouvelle d'amour et d'obéissance.

VIII

Le témoignage intérieur du Saint-Esprit n'est autre chose qu'une affirmation de la conscience religieuse individuelle.

IX

La liberté religieuse issue de la Réforme est l'origine de la liberté politique.

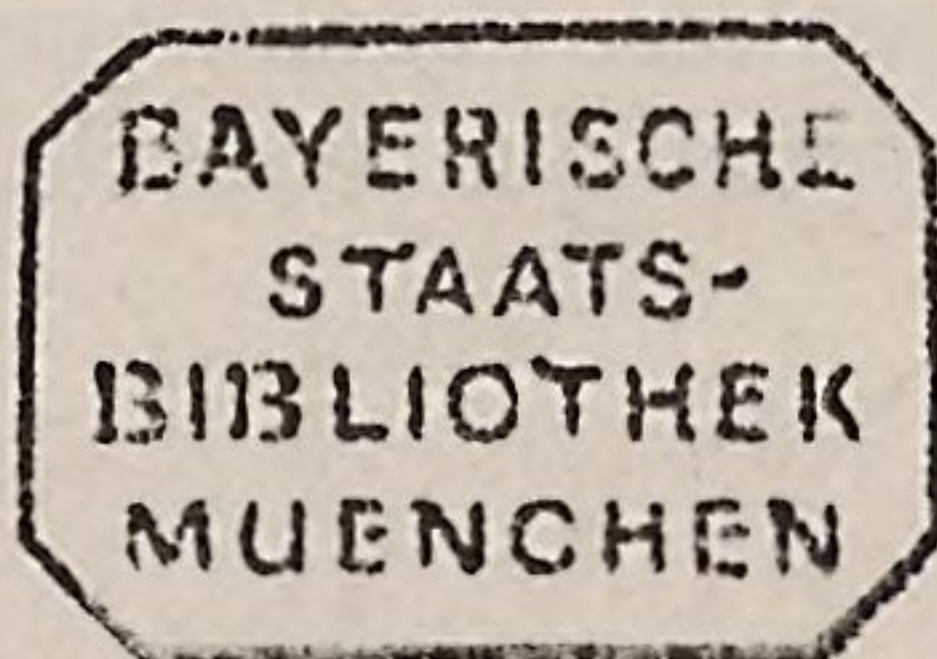
X

L'unité de Dieu et de Jésus-Christ repose essentiellement sur l'amour parfait de l'un pour l'autre.

La Faculté de Théologie, chargée par le règlement de l'Université d'examiner la présente thèse, en autorise l'impression, sans toutefois entendre exprimer par là d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Le Doyen de la Faculté,

H. OLTRAMARE, Pr Pr.



TABLE

	Pages
PRÉFACE.....	3
CHAPITRE I. — Biographie de J. Basnage.....	5
CHAPITRE II. — J. Basnage théologien.....	23
CHAPITRE III. — J. Basnage controversiste.....	39
Controverse avec Bossuet.....	41
Controverse janséniste.....	49
CHAPITRE IV. — J. Basnage diplomate.....	57
CHAPITRE V. — J. Basnage historien.....	73
CONCLUSION.....	84
THÈSES.....	85



1875

1. 1st of Jan. 1875
2. 2nd of Jan. 1875
3. 3rd of Jan. 1875
4. 4th of Jan. 1875
5. 5th of Jan. 1875
6. 6th of Jan. 1875
7. 7th of Jan. 1875
8. 8th of Jan. 1875
9. 9th of Jan. 1875
10. 10th of Jan. 1875
11. 11th of Jan. 1875
12. 12th of Jan. 1875
13. 13th of Jan. 1875
14. 14th of Jan. 1875
15. 15th of Jan. 1875
16. 16th of Jan. 1875
17. 17th of Jan. 1875
18. 18th of Jan. 1875
19. 19th of Jan. 1875
20. 20th of Jan. 1875
21. 21st of Jan. 1875
22. 22nd of Jan. 1875
23. 23rd of Jan. 1875
24. 24th of Jan. 1875
25. 25th of Jan. 1875
26. 26th of Jan. 1875
27. 27th of Jan. 1875
28. 28th of Jan. 1875
29. 29th of Jan. 1875
30. 30th of Jan. 1875
31. 31st of Jan. 1875

1875

Mailhet, E.-André

Jacques Basnage, théologien, controversiste, diplomate & historien sa vie
et ses écrits

Genève 1880

Biogr. 71 i

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11570110-3